

30

27 OCTO 1928

Bibliothèque de l'Université
de Liège. — Périodiques

Huitième année, N° 31

Publication hebdomadaire

Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs

Le numéro : 2,00 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal **MERCIER**

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Sommaire du vendredi 26 octobre 1928

Liège	Joseph Demarteau
Le problème allemand	Polites
Deux jeunes romanciers	J.-P. Godmé
Un conflit germano-belge en 1834	A. De Ridder
Sur le tombeau de Ludwig von Pastor	D ^r J. Eberlé
Mon filleul découvre saint François d'Assise	Alexandre Masseron
Un trust pontifical	M ^{gr} Louis Picard
Plusieurs livres	Jean Soulairol

Les idées et les faits : Chronique des idées : Gand sous la domination française, M^{gr} J. Schyrgens. — Le sens catholique. — Russie. — États-Unis.

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Tél. : 220.50. Compte chèque postal : 489.16.

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 355.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
Comptes de Chèques et de Quinzaine
(taux variable)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --
Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres
Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St-Gilles, St-Gilles;
Place Saintelette, 26, Molenbeek;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :
Capital . . . fr. 400,000,000.—
Réserves . . . fr. 504,657,742.94
Total . . . fr. 904,657,742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

Algemeene Bankvereniging en Volksbank van Leuven

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : **Rue de la Monnaie, 9, LOUVAIN**

Capital : 200,000,000 francs

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courto rue de l'Hôpital
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts
175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS
20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG
55, boulevard Royal

Banque - Bourse - Change

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Liège
Le problème allemand
Deux jeunes romanciers
Un conflit germano-belge en 1834
Sur le tombeau de Ludwig von Pastor
Mon filleul découvre saint François d'Assise
Un trust pontifical
Plusieurs livres

Joseph Demarteau
Polites
J.-P. Godmé
A. De Ridder
Dr J. Eberlé
Alexandre Masseron
Mgr Picard
Jean Soulairol

Les idées et les faits : Chronique des idées : Gand sous la domination française, Mgr J. Schyrgens.
— Le sens catholique. — Russie. — États-Unis.

La Semaine

♦ On nous a envoyé de divers côtés le numéro du *Schelde* du 18 octobre dernier. De *Schelde* est le quotidien flamand extrême-nord, nationaliste fougueux et anti-belge qui paraît à Anvers et dont le tirage, nous assure-t-on de source bien informée, dépasse celui de la *Nation Belge* et est double de celui du *Standaard*.

Donc le *Schelde* du 18 octobre publiait en première page un article de près de deux colonnes intitulé : « L'amnistie devant le tribunal de l'opinion publique » et signé Ward Hermans. Que ceux qui préoccupent nos divisions linguistiques lisent, relisent, fassent lire et répandent ces lignes extraites du dit article :

L'article le plus dangereux que j'ai jamais lu dans une feuille catholique, c'est l'éditorial de *La revue catholique des idées et des faits* du vendredi 5 octobre dernier.

Si cet esprit-là, cette mentalité, devait vraiment se répandre en Belgique, il serait fort à craindre que nous ne soyons handicapés dans nos tentatives de donner au peuple flamand des sentiments anti-belges, et de lui rendre sa conscience nationale.

Mais nous pouvons être bien tranquilles : *La revue catholique des idées et des faits* crie dans le désert. Pour ce seul organe d'expression française qui a l'intelligence de la situation nous en avons cent autres, petits et grands, qui entretiennent toujours plus et toujours mieux l'inquiétude en général et l'animosité réciproque entre Flamands et Wallons en particulier. Estimons-nous heureux, car ces derniers sont nos meilleurs alliés. Nous souhaiterions que chaque ville de Flandre et de Wallonie possédât une *Nation Belge*, une *Gazette* ou un organe de ce genre. Nous ferons tantôt plus de nationalistes en Flandre avec des extraits de ces journaux bruxellois, qu'avec notre propre presse flamande.

Ainsi se trouve confirmée la vérité éternelle que toute action suscite une opposition. La nationalisme flamand grandit en proportion de la résistance qu'il rencontre.

Nous pouvons nous estimer heureux que la Belgique ne possède qu'une seule *Revue catholique* et une masse de publications hystériquement francophiles et haïssant tout ce qui est flamand. Le contraire serait vrai, que nous l'aurions très dur. En réfléchissant au dernier éditorial de cette *Revue catholique*, nous nous demandons s'il n'a pas été inspiré de source belgeiste ou même de source épiscopale. Cela ne nous étonnerait pas le moins du monde.

L'auteur de ces considérations — qui ne sont hélas! que trop vraies et qui ne font que confesser ce que depuis l'armistice nous n'avons cessé de dire et d'écrire — se trompe quand il nous croit « inspiré » par les belgeistes (c'est-à-dire les chefs flamands restés bons patriotes belges) ou par les évêques. Une seule chose nous inspire : l'amour de la Patrie, l'unité de la Belgique garante de nos intérêts religieux, spirituels et matériels.

Une Ligue nationale pour l'Unité belge a été créée avec les intentions les plus louables et le souci sincère de combattre toute œuvre de division. Puisse cette Ligue s'attacher avant tout à mettre

en vive lumière les vraies causes de nos querelles intestines! Qu'elle s'efforce de comprendre le fond de la question flamande si totalement ignoré à Bruxelles, en Wallonie et dans les milieux « français » des cités flamandes, et l'ayant compris, qu'elle mène campagne pour que tant de bons Belges ne fassent pas chaque jour le jeu des têtes folles de l'extrémisme et du séparatisme.

On va discuter ces jours-ci au Sénat le statut linguistique de l'armée. Espérons qu'on y dira moins de bourdes qu'à la Chambre, espérons surtout que les journaux d'expression française se préoccupent davantage de ne blesser en rien les légitimes aspirations linguistiques et culturelles des Flamands.

♦ M. de Brouckere s'est réveillé une fois de plus un idéaliste de l'espèce la plus dangereuse. Il aime son pays, il aime l'humanité, il aime la paix. Ses intentions sont excellentes et il croit sincèrement travailler au bonheur de la Belgique tout comme les révolutionnaires de 89 croyaient promouvoir le bonheur de l'Europe et comme les bolcheviks se posent en artisans du bonheur universel.

Et voilà que l'idéalisme de M. de Brouckere lui a fait perdre le sens de la réalité en matière militaire, et un peu aussi le sens du ridicule. Car enfin, prétendre que la Belgique prépare la guerre est par trop arôlé. Préparer la guerre, mais contre qui donc grands dieux!

L'Allemagne est désarmée, prétend notre rêveur, il faut donc que tout le monde désarme! Et que la Belgique donne l'exemple, car « moi, proclame-t-il, je crois que les petites puissances peuvent beaucoup pour promouvoir la paix. »!

On l'a bien vu en 1914, n'est-ce pas, quand notre impréparation appela l'invasion comme le gouffre appelle le torrent...

« Je crois à l'avènement de la paix. Je crois que les hommes peuvent la conquérir. Je vois grandir, autour de nous, les organisations générales de paix dans l'Europe occidentale.

« Chaque réflexion que je fais augmente ma confiance dans la puissance de paix des petits pays. C'est précisément parce qu'ils n'ont pas de grandes forces militaires qu'ils ont de grandes amitiés. Ils peuvent peu pour la guerre, ils peuvent beaucoup pour la paix.

« Toute la question est de savoir si nous oserons la paix! »
Oser la paix! Quelle trouvaille, mes frères! Le malheur, c'est que notre grand amateur de nuées ait négligé de conclure. En bonne logique, il devrait se faire l'apôtre de la suppression totale du budget dit de la défense nationale qui ne sert, à l'en croire, qu'à préparer la guerre...

La Belgique préparant la guerre! La Belgique voulant la guerre! Voilà où conduit le culte des chimères.

A des esprits aussi faux que celui de M. de Brouckere, les événements n'apprennent jamais rien. Et s'il n'y avait qu'eux à fâcher tôt ou tard de leurs folles théories, passe encore, mais malheur aux peuples qui confient leurs destinées à des chefs qui se trompent aussi radicalement sur la nature de l'homme, sur les leçons de l'histoire et sur la marche du monde qui s'agitent sous leurs yeux.

LIEGE⁽¹⁾

Pourquoi la terre liégeoise, indépendamment de la récente gloire militaire qui la couvre, n'est-elle guère connue que comme le royaume de la houille et le paradis de l'industrie?

Nul n'ignore que Seraing fabrique des locomotives, Ongrée des rails, Herstal des armes et des véhicules à moteurs, Verviers des tissus, Huy du papier, le Val Saint-Lambert des cristaux... Et c'est très heureux.

Mais hélas! Quelles visions maussades évoque cette réputation! Horizons barrés par les noires pyramides des rebuts miniers, cieux obscurcis par un rideau de fumées, sol sombre et inculte, constructions banales prolongeant la monotonie des murs d'usines par l'uniformité des maisons d'ouvriers, le tout s'enlisant sous des couches accumulées de poussière.

Dans pareil décor ne vivent sans doute que des cités ardentes au travail, riches de trésors de leur sol et de la vigueur de leurs fils, mais incapables de sourire et de plaisir?

Beaucoup d'étrangers lointains l'ont pensé. Le visage du pays de Liège, ils l'ont imaginé tel qu'apparaissent jadis, sur les chemins de banlieues, les figures d'ouvriers mineurs regagnant le domicile familial au sortir de la bure; portant dans la tension des muscles la marque de l'effort du jour et dans le pétilllement des yeux la flamme d'une volonté commandant déjà le labeur du lendemain, mais portant aussi, collé à la peau, un voile de poussière de houille sous lequel ne peuvent s'observer les traits caractéristiques d'une physiognomie.

Ceux qui, ayant ainsi jugé le pays de Liège, ont pris contact avec lui, sont revenus de leur erreur. Ils ont senti qu'entre les cheminées d'usines circule un air libre, que l'utilitarisme industriel n'a point chez nous étouffé le culte de l'art et que les conquêtes

(1) Après le *Limbourg* de M. Georges Virrès, le *Luxembourg* de M. Thomas Braun et la *West-Flandre* de M. Baudouin van de Walle, nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs la primeur de cette *Liège* de M. Joseph Demarteau qui paraîtra dans le troisième et dernier volume du *Miroir de la Belgique*. A l'auteur et à l'éditeur, M. Georges Mollard, nos vifs remerciements.

de la production mécanique n'ont point ravagé tous les domaines de la nature.

En réalité, aucune région belge n'assiste à des épisodes plus caractéristiques de la lutte entre l'industrie et les beautés naturelles.

La nature n'en sort point sans mutilations ni blessures: c'est la voie de ballast et son réseau de fils télégraphiques coupant les bois de leurs lignes banales, c'est la carrière évenrant le rocher pittoresque, c'est l'usine barrant la perspective agreste de ses constructions sans cachet, souillant la rivière de ses résidus et répandant autour d'elle ses nuages de poussière.

Mais cette lutte permanente ne comporte pas de victoires décisives. En doutez-vous? Escaladez l'une de ces croupes boisées qui dominent encore nos vallées industrielles: le sourd grincement des laminoirs et le battement des marteaux-pilons vous y suivront peut-être et votre œil, cherchant les horizons vierges, pourra se heurter encore à l'épais rideau des fumées; mais vu de loin, vu de

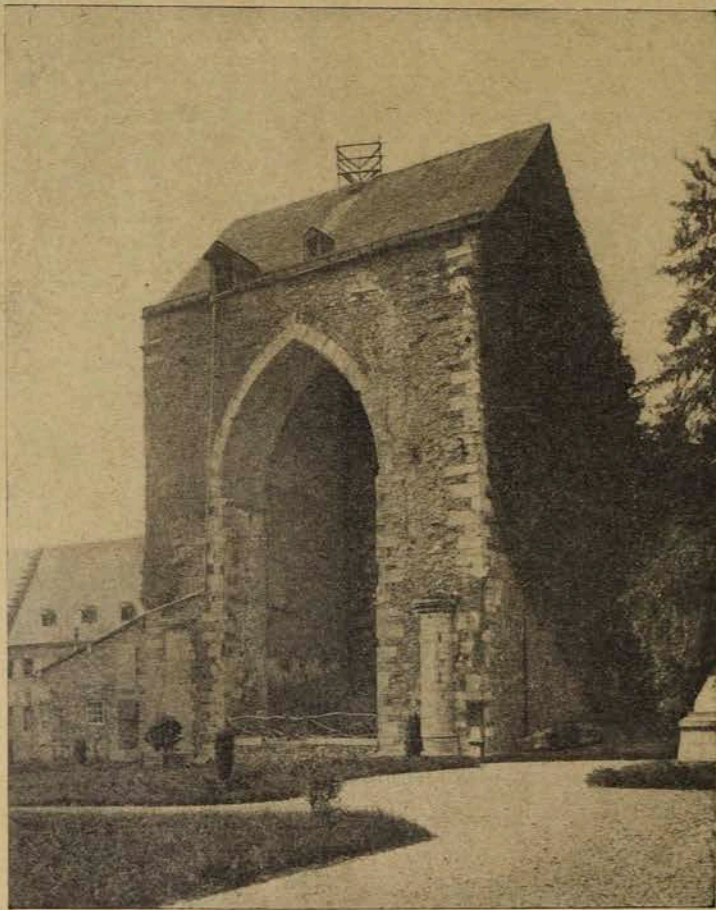
haut, le paysage industriel n'a pas la rudesse du contact immédiat: tout se fonde, tout s'éclaire dans le cadre où la nature inviolée enserme l'activité de l'homme; car la masse des usines n'empêche point le flot, majestueux ou modeste, de poursuivre sa route vers les infinis de l'océan et les vapeurs les plus opaques ne tardent pas à se noyer dans l'azur du ciel.

A peine échappée des filatures verviétoises, la Vesdre ne forme-t-elle pas l'âme d'une de nos plus pittoresques vallées?

La Meuse, sitôt franchi le bassin industriel, ne retrouve-t-elle pas la gaité pétillante qu'elle manifestait en baignant les coteaux hutois?

Et tout autour de Liège, n'est-ce point l'air vivifiant de la campagne inviolée qui anime les régions diverses rayonnant autour du grand centre métallurgique et minier?

Car tout le pays liégeois ne se synthétise pas dans les déploiements de sa puissance industrielle. N'en déplaît à l'artiste chargé de l'évoquer dans le dessin ornant certains de nos papiers-monnaies, on n'a point découvert tout le visage de la Province quand on a pu contem-



Ruines de l'ancienne abbaye de Stavelot.

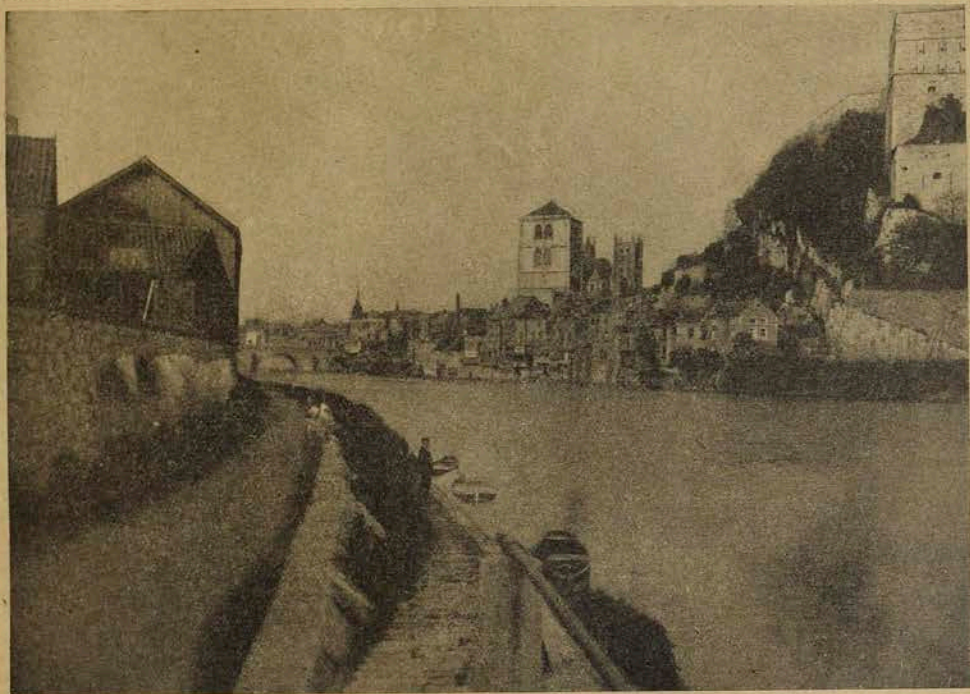
pler, outre le Perron liégeois et le Palais des Princes-Evêques, la « hiercheuse » classique campée dans son paysage de houillères et l'armurier considérant par-dessus son établi un coin du bassin industriel.

La nature est si peu vaincue chez nous par les conquêtes de l'industrie que, sur ce territoire de 300.000 hectares à peine, elle a conservé, dans leur agreste originalité, quatre zones dont chacune est douée d'un aspect caractéristique et peut s'enorgueillir d'une particulière richesse.

La plaine de Hesbaye n'offre aux regards qu'un paysage uniforme. Observez-la, aux mois où la nature sommeille, dans un de ces sites où tant de fois au cours des siècles les armes se heurtèrent

Sur la rive opposée de la Meuse, les bois du Condroz, disputent aux champs de céréales un sol plus accidenté; ici des ravins se creusent, qui prêtent leurs flancs aux essences forestières et leurs lits de pierres aux ruisseaux; les champs même où croissent l'avoine et l'épeautre s'ondulent en replis gracieux offrant à l'œil des étendues sans monotonie que barre souvent à l'horizon la ligne sombre des arbres.

Heureux voisinage d'aspects rustiques divers : à la mystérieuse fraîcheur des bois succède l'étendue des champs baignés de soleil; au détour d'une sente sauvage s'ouvre le panorama le plus riant; la plaine agricole se coupe brusquement d'une vallée pittoresque; ici la rude pierre s'offre, à ciel découvert, au carrier qui la convoite,



HUY. — Vue générale.

pour trancher les compétitions locales ou fixer la suprématie d'une nation sur ses rivales : il semble qu'une herse gigantesque ait raclé la vaste étendue, ne laissant émerger, çà et là, comme points de repère, qu'une touffe de broussailles, un arbre isolé ou quelque tombe antique, témoin de l'occupation romaine. C'est l'immensité muette, le désert.

Ce désert cependant possède, tout proche, ses oasis : des boqueteaux et des prés où poussent des peupliers hautains; il a ses cours d'eau dont de tristes saules soulignent les méandres et qui s'écoulent indécis, comme s'ils avaient peine à trouver la déclivité qui leur livre passage; il a ses habitants, dont l'impatience laborieuse aspire à le féconder : groupés autour de leurs églises, dont beaucoup ont une histoire, les villages de Hesbaye respirent l'aisance, car la contrée est riche et son apparence d'abandon n'est que passagère. Que viennent les beaux jours : quand le soleil dore les moissons et que le vent d'été fait onduler les épis mûrs, le pays s'anime, il vit, il parle; il dit la fertilité sans égale de ce paradis agricole, il dit l'intelligent labeur de l'homme secondant la générosité de la nature nourricière et l'opulence née de leur collaboration.

là elle s'efface sous la verdure des prés ou la grisaille de l'humus fertile.

Plus au nord, le Pays de Herve étale ses gras pâturages : pays reposant où l'œil ne rencontre guère que la plus naturelle et la plus douce des couleurs; pays joyeux qu'animent une nature exubérante et le frétillement de clairs ruisseaux; pays riche où la fécondité des vergers rivalise avec l'opulence des prairies, où un bétail sain cherche l'ombre sous des arbres chargés de fruits.

Mais qui dira le charme de notre Ardenne?

Deux artères naturelles amènent ses effluves jusqu'aux portes de la grande cité :

Au sud, la vallée de l'Ourthe, paradis des promeneurs dominicaux, refuge préféré des citadins que leurs occupations empêchent d'aller chercher plus loin le repos de la villégiature, vallée où l'air circule abondant entre des coteaux que les roches soulignent, tantôt parées d'une discrète verdure, tantôt abandonnées à la nudité cruelle où les a mises l'exploitation de leurs trésors; où l'eau s'écoule sans heurt, en courbes élégantes, fière d'un éclat que ne ternit pas le contact industriel.

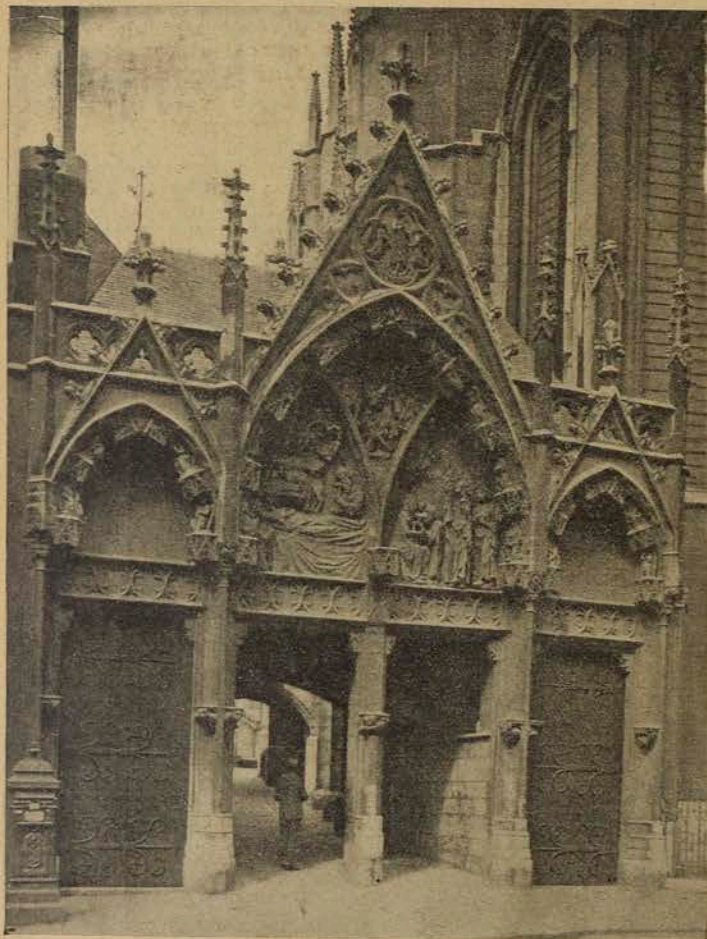
TERRE SAINTE

GRAND PÈLERINAGE A PRIX RÉDUIT. DÉPART EN MARS 1929

On s'inscrit dès à présent aux

PÈLERINAGES EDGAR DUMOULIN

147, Boulevard Adolphe Max, 147, BRUXELLES



Le portail de Bethléem à Hoy.

A l'est, la vallée de la Vesdre, étroite et capricieuse entre des monts escarpés, si étroite que le soleil parfois y semble trop rare et que la brume paraît se fixer à demeure dans ses taillis, mais séduisante par l'imprévu même de ses méandres et la diversité de ses aspects.

Entre ces deux voies traçant les côtés d'un angle dont Liège marque le sommet, s'étend, de plus en plus large, de plus en plus élevé, le plateau de l'Ardenne liégeoise que découpe la riche variété des vallons. Ainsi la nature généreuse a départi à nos sites ardennais la diversité des charmes rustiques : aux altitudes l'ampleur des panoramas ; aux vallées, la fraîcheur de leurs eaux et le mystère de leurs aspects.

Mais ce ne sont pas seulement les cours faciles de l'Ourthe, de l'Amblève ou de la Vesdre qu'il faut interroger sur le charme des rivières d'Ardenne ; combien de vallons modestes et de ravins moins connus mériteraient la célébrité des sites classiques : le Néblon aux sources généreuses, le Vieux Pouthon au cours intermittent, le Ninglinspo tourmenté dans son cadre de phyllithe aux teintes d'ocre, la Chefna rapide dans son décor de bois, la Liègne aux sinuosités capricieuses, la Hoëgne aux cascades successives et aux amoncellements chaotiques de gros cailloux et de rochers tapissés de mousse sombre, la Statte moins connue et moins défendue à l'usage des promeneuses aux escarpins délicats.

La rivière d'Ardenne a deux amis qui lui tiennent douce compagnie et forment avec elle un délicieux ensemble : le bois et le rocher. Ne leur doit-elle pas la richesse et la poésie de son cadre et l'admirable variété de nuances que reflètent ses eaux ?

On ne connaît guère chez nous les longs espaces livrés à une même essence forestière ; sur un tapis de fougères, de myrtilliers ou de genêts, le sapin aux teintes sombres voisine avec le chêne majestueux, le frêne délicat, le bouleau à l'ossature grise, le hêtre au feuillage pourpre.

A cette riche symphonie de coloris sylvestres, les rochers, émergeant de la verdure et barrant le paysage de leurs silhouettes fantastiques, ajoutent des tonalités nouvelles : rochers de Comblain renforçant la montagne d'une muraille formidable ; rochers de Sy formant hémicycle et découpant sur le ciel leurs crêtes tourmentées... et la Roche aux Faucons entre Tilff et Esneux ; et la Roche aux Vignobles entre Hamoir et Sy ; et les Rochers de la Vierge et les Roches Noires au pays de Comblain-au-Pont ; et la Belle Roche entre Aywaille et Rivage avec, un peu plus loin, les curieux Rochers de Halleux.

Parfois, dans un but utilitaire, l'homme a voulu frayer à l'eau, à travers la roche, une route nouvelle. Il a pu créer ainsi à Coö une cascade justement célèbre. Il a pu aussi, barrant la Gileppe, transformer la vallée en lac et répandre sur le site naguère délicat et sauvage, une certaine impression de grandeur.

L'action spontanée de la nature n'a-t-elle pas déterminé des particularités bien plus attrayantes encore ? Car la rivière capricieuse aime à jouer avec la roche et leur contact séculaire a provoqué les phénomènes les plus curieux.

Ici coulant sur un lit où le rude quartz voisinait avec le schiste friable, le flot a rongé profondément les couches de celui-ci sans pouvoir entamer les blocs de celui-là : c'est le secret des si attachants Fonds de Quarreux où l'Amblève s'éparpille entre les cailloux gigantesques qui semblent avoir jetés là d'anciennes convulsions du sol.

Ailleurs, l'eau, arrachant des fragments de roches dures et les entraînant dans ses tourbillons, s'en est servie comme d'un polissoir pour creuser de larges cuves dans le phyllithe tendre : ainsi se sont formées les « chaudières » qui s'alignent à Nonceveux, dans la gorge du Ninglinspo.

Ailleurs encore, courant sur une veine de calcaire, le ruisseau a rencontré quelque faille dans laquelle il disparaît : il a constitué ainsi les « douves » du Vallon de Beauregard à Tilff, les pertes étranges du Vieux Pouthon ou les « chantoirs » groupés

entre Renouchamps et Louveigné et dont le nom évoque la délicieuse musique de l'eau s'engouffrant dans le sol.

Mais il faudrait pouvoir suivre la rivière jusque dans ses méandres souterrains pour connaître toutes les fantaisies des roches qu'elle a minées.

Souvent les cavités sont assez larges pour permettre l'exploration, et la sagace curiosité des chercheurs allonge d'année en année l'inventaire des grottes d'Ardenne : à Tilff, à Hamoir, à Comblain-au-Pont, à Remouchamps surtout où les sinuosités de la rivière permettent une navigation souterraine d'une étendue sans égale et où un véritable palais en sous-sol déploie une succession de salles curieusement décorées de colonnettes stalagmitiques, de draperies et de festons rubannés, de chutes d'eau figées sous le calcaire, de massifs aux formes fantastiques sous leur carapace de cristal.

A ces sites évocateurs, il fallait une histoire ; la légende y a pourvu et ses récits, tragiques ou touchants, les animent d'un monde où règne le merveilleux.

Connaissez-vous, par exemple, l'aventure du meunier de Quarreux évoquée par Marcellin Lagarde, avec d'autres contes étranges du pays ardennais, dans son livre sur le Val d'Amblève ?

C'était un brave homme que cet Hubert Chefneux et qui se fût estimé parfaitement heureux si la sécheresse et les crues de l'Amblève n'avaient trop souvent immobilisé son vieux moulin à eau. Aussi lorgnait-il avec intérêt l'héritage d'un oncle de Hesbaye qui lui permettrait de se procurer une installation moins aléatoire.

L'oncle mourut, mais ne lui légua que peu de chose. Comme

Chefneux revenait de Warfuzée où il avait appris la décevante nouvelle. Satan lui apparut, offrant de lui venir en aide. Rendez-vous fut pris au *Champ des Makralles*, endroit célèbre où, le vendredi à minuit, les sorcières de la région avaient coutume de se rendre, montés sur des manches de balais, pour assister au sabbat présidé par Belzebuth en personne. Là Satan offrit le marché : que Chefneux renonce pour cent ans à sa part de Paradis et bientôt une confortable habitation et un moulin à vent semblable à ceux qu'il avait admirés en Hesbave seraient mis à sa disposition; même le démon s'engageait à ce que trois jours plus tard, au chant du coq, le moulin fut mis en mouvement : faute de quoi, il perdrait tout droit sur l'âme du meunier. Après mainte hésitation, Chefneux accepta.

Cependant, son épouse Catherine, ayant surpris le terrifiant secret, résolut de sauver l'âme d'Hubert quoi qu'il put lui en coûter.

Au jour dit, tout paraissait prêt : le bâtiment, fait de grosses pierres, dressait vers le ciel sa masse robuste et ses ailes agiles semblaient toutes disposées à s'ébranler. Le coq chanta une fois, deux fois; mais le moulin ne tourna pas : Satan perdait le marché. Soudain, dans un accès de fureur, il donna ordre à ses satellites de détruire le bâtiment. Et l'œuvre superbe, qu'un instant Chefneux avait contemplée avec orgueil, vola en éclats.

Or, parmi les débris, le meunier épouvanté reconnut un cadavre : pour préserver le malheureux de l'enfer, l'héroïque Catherine s'était introduite dans le moulin et ses bras vigoureux avaient empêché les ailes de subir l'action du vent. Au prix de sa vie, elle avait arraché à Satan l'âme de son époux.

Combien sont riches en récits de ce genre les sites d'Ardenne où l'imagination s'exalte avec complaisance!

Ce sont les quatre Fils Aymon soutenant à Poulseur des luttes épiques contre Charlemagne. C'est Blanche de Montfort s'élançant dans les flots de l'Amblève après avoir poignardé sa rivale et son fiancé infidèle. C'est la Vierge pulvérisant l'ancien castel de Montjardin pour arrêter l'attentat d'un châtelain débauché sur la moniale qu'il avait enlevée. C'est le seigneur de Harzé mourant de faim dans la cachette, brusquement refermée, où il caressait son trésor. C'est le batelier de Mirmont disparaissant dans les flots avec son radeau après avoir voué au diable les cloches qu'il transportait. C'est la chèvre de Marthe de Berlioz errant dans les ruines de Logne chargée des bijoux de sa cupidité maîtresse. C'est le bouc vert, gardien du trésor de Franchimont, chanté par Walter Scott. C'est le coq de Wérimont, célèbre par la richesse de son plumage et l'éclat de son chant et que l'on avait caché dans la caverne du Trou des Moines pour le soustraire à la rapacité des soldats traversant le pays, mais dont un « cocorico » intempestif détermina la perte et le pillage des trésors dissimulés avec lui. C'est encore le dernier « sottai » noyé dans la grotte d'Adseux et le grand Napoléon animant la roche de Comblain dont le profil évoque sa silhouette pour descendre à minuit ses désaltérer dans la rivière

Moins romantiques sans doute sont les hauts plateaux qui s'étalent entre les vallons d'Ardenne, mais combien majestueux par le déploiement de leurs horizons, combien pittoresques dans le calme, parfois un peu mélancolique, de leur solitude!

Voulez-vous éprouver en terre liégeoise des impressions de Suisse?

Montez de Stavelot au célèbre point de vue de Ster où l'Amblève vous apparaîtra dans un cadre relativement resserré mais grandiose par l'escarpement de ses montagnes. Ou bien encore, partant de Spa et coupant la ligne de falte des bassins de la Vesdre et de l'Amblève, à travers bois et bruyères, débouchez sur les hauteurs qui dominent Stoumont; la vue, de là, porte sur l'un des plus merveilleux panoramas d'Ardenne embrassant les montagnes aux replis multiples où s'accrochent parfois les maisons grises de quelque hameau, les vallées qui s'effacent graduellement dans le mystère de leurs brumes et les sombres bois que coupent des tranches de prés tendres...

Heureux rapprochement des contrastes! La Province où s'étagent ces sites alpestres est la même où les champs fertiles étalent leur monotonie à quelques dizaines de mètres du niveau de la mer. Et c'est tout proche des régions où sévit l'industrie que la nature a ménagé ces altitudes riches d'air pur où vont reprendre vie les poumons entamés par les miasmes des usines et des grandes cités.

Cependant, n'est-ce point vers l'extrémité orientale de la pro-

vince et du sol belge qu'il faut aller chercher, dans toute sa bien-faisante rudesse, le souffle vigoureux de la montagne?

On a bien l'impression d'aller à lui quand, suivant la route de Verviers vers Francorchamps ou la Baraque Michel, chaque pas qui éloigne de la cité laborieuse et élève au-dessus d'elle permet de happer un air plus vif. C'est le chemin de la Fagne — la Fagne au rude climat, au sol tourbeux semé d'embûches où croissent folâtres les herbes géantes, les bruyères vigoureuses et les mousses claires, asile unique dans nos régions d'une flore et d'une faune rencontrées seulement ailleurs aux confins des neiges éternelles; la Fagne, vaste solitude où le promeneur pourrait se croire perdu à des centaines de lieues du monde habité si l'inspection minutieuse de l'horizon ne lui révélait parfois le clocher d'un lointain village ou même la silhouette banale d'un amas de pierres de houille.

Ainsi la contrée d'Ardenne complète la variété de ses seurs liégeoises; elle joint à la richesse agricole de la Hesbave et à l'opulence plus pittoresque des pâturages de Herve et des cultures du Condroz le charme des beautés naturelles les plus diverses.

La Meuse marque une élégante frontière entre la plus monotone de ces régions et les zones où voisinent l'esthétique et l'utilitaire. S'il séduit moins que la Meuse namuroise, le fleuve liégeois conserve encore sa majesté paisible dans les espaces que la main de l'homme n'a point défigurés.

Ses affluents participent à son charme; descendant du Condroz, le Hoyoux rivalise avec les sites d'Ardenne; devant lui, la Mehaigne enfonce dans le plateau hesbignon une tranche de nature riante.

En dépit de quelques installations industrielles, leurs confluent conservent leur originale gaité, comme si ce pays de Huy, dernier et pauvre refuge des vignobles belges, condensait encore les vapeurs émoussantes des bons crus de jadis.

En aval de Liège, la Meuse roule en pays plus découvert; accueillant sur sa rive gauche les dépressions de la basse Hesbave et baignant, sur l'autre rive, les contreforts du plateau hervien, elle confond le tout dans les reflets de ses flots tranquilles sur lesquels plane une atmosphère de douce quiétude. Notre beau fleuve est moins une frontière qu'un trait d'union symbolique entre les régions liégeoises qui se soudent sur ses bords.

La province de Liège s'est trouvée la bénéficiaire des accroissements territoriaux d'Eupen-Malmédy-Saint-Vith accordés à la Belgique comme gage de sa victoire et comme dédommagement très partiel de ses sacrifices. Ces accroissements ont fourni à notre patrimoine national bien des richesses supplémentaires, mais n'ont marqué le visage de nos contrées d'aucun trait nouveau.

En rendant belges les crêtes séparatives des bassins de la Warche, de la Roer, de la Warchenne et de l'Amblève, le recul de la frontière n'a déplacé que d'une demi-lieue à peine le point culminant du pays et notre vieille Baraque Michel n'a vu par là dépasser son altitude que d'une vingtaine de mètres.

La région d'Eupen est le prolongement naturel du Pays de Herve. Les deux autres cantons rédimés sont la continuation géologique de notre Ardenne; Malmédy, séparé d'Eupen par notre Fagne et notre Hertogenwald, n'est-elle pas, dans son nid de collines et son rayonnement de vallons, la sœur jumelle de Stavelot? Et si sa vallée de la Warche, gracieusement tourmentée, évoque vaguement les étroits vallons de l'Eifel, n'est-elle pas tout à fait apparentée aux autres ruisseaux belges qui, comme elle, s'élancent en soubresauts joyeux vers notre Amblève?

Oui, c'est bien une terre de chez nous que le traité de paix nous a rendu.

(A suivre.)

JOSEPH DEMARTEAU.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (20, 17, 12, 11 ou 10 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la Revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le problème allemand

Essai de politique critique⁽¹⁾

Une politique critique

L'examen de l'âme allemande auquel nous avons procédé en poussant parfois un peu le trait pour les besoins de l'exposition schématique, ne doit pas se cantonner dans l'abstrait : les formules qu'elle nous livre peuvent nous servir à résoudre les énigmes de sa conduite politique et les problèmes que posent les relations de la communauté germanique avec la nôtre. Des remarques préliminaires s'imposent. Il ne faut pas juger des choses d'Allemagne en se référant constamment à l'ordre de choses auquel nous sommes accoutumés et que, pour ce motif, nous confondons volontiers avec l'idéal ; l'ordre de choses allemand, pour différent, pour étrange, pour incompréhensible qu'il soit, constitue, en un sens, également un idéal ne fût-ce que pour ses zélés. Au reste, il est oiseux de vouloir établir des degrés ou des étalons entre idéaux différents. Considérons-les plutôt comme objets d'étude et de comparaison plutôt que d'étonnement et d'aversion. En second lieu, la complexité que nous avons relevée dans cet esprit doit nous mettre en garde des explications simplistes. Dans l'observation d'un phénomène social, toute solution trop claire est suspecte de superficialité. Il est incontestable qu'on peut relever dans l'Allemand tous les traits du caractère humain, mais ce n'est pas ce qui nous intéresse. Nous avons intérêt à découvrir ce qui est le plus spécifiquement allemand et par conséquent ce qui nous est le plus étrange, le plus insaisissable et cependant ce qui est le plus déterminant dans les mobiles de l'action du partenaire. Les grandes oppositions entre les forces du passé et celles de l'avenir, entre les partisans de la conservation de l'ordre de choses établi et les protagonistes d'un ordre nouveau existent chez tous les peuples. On n'a rien dit lorsqu'on les a discernées en Allemagne. Il faut distinguer leurs traits particuliers, découvrir leurs visées, supputer leurs chances de succès, analyser leurs réactions mutuelles. Il ne faut surtout perdre de vue ni l'une ni l'autre. S'il est vrai que dans l'âme allemande tout s'explique par l'effort pour résoudre une contradiction du tempérament, par l'espoir de ramener à l'unité de la certitude une pensée inquiète d'elle-même, nous verrons réapparaître dans chaque phénomène social cette dualité élémentaire, dont une seule face suffit à l'intelligence des moins clairvoyants, mais dont l'opposition, mise en relief, est indispensable à l'intelligence complète.

Y a-t-il donc deux Allemagnes ? Oui, comme il y a partout deux âmes dans chaque peuple, mais ici plus que partout ailleurs parce que chaque individu est susceptible de les porter toutes deux en lui-même et en vient presque nécessairement à les porter toutes deux s'il s'élève à quelque culture. C'est ce qui explique que les observateurs qui tentent de rendre leur impression sur l'Allemagne, d'analyser leurs constatations, d'élucider les mystères qui se proposent à leur examen, nous donnent des images si diverses, qui ne reflètent que trop souvent les préjugés de leurs auteurs. On peut trouver en Allemagne tout ce que l'on veut : la mine humaine y est inépuisable, ses produits y sont même hétéroclites. A tout moment, après avoir exposé un trait de caractère, l'auteur s'arrête et entend la voix de la contradiction lui donner la contre-partie — l'Allemand est sincère dans sa logique, prétendez-vous. Je vous affirme qu'il est fourbe. Vous lui croyez

(1) Voir *La revue catholique* des 12 et 19 octobre 1928.

l'esprit critique et insubordonné. Pardon ! Ne le voyez-vous pas inlassablement soumis et résigné jusqu'à l'avarie ? Vous le dites faible et divisé. Mais ne saute-t-il pas aux yeux qu'il est discipliné dans l'âme et « sujet » jusqu'à la mort ? Eh ! oui, les contradictions foisonnent et la tentation vient de les résoudre. Tâche irréalisable. Il faut les admettre, les évaluer et choisir le probable. Il n'est possible de se tirer de l'impasse qu'en rejetant délibérément les idées toutes faites et par trop simples et en scrutant, scrutant encore cet amalgame fluide. Mais avant de se vanter d'arriver à un résultat, il faut d'abord se créer une méthode et la discuter ; éliminer ensuite les grosses erreurs et les partis-pris et puis s'appliquer à connaître, à comprendre, avec toute la lucidité et la bonne foi dont on est capable.

Une erreur d'optique

Le problème des relations belgo-allemandes est absorbé chez nous par des interrogations à la fois obsédantes et simplistes qui reviennent à demander si l'Allemagne exécutera les clauses du Traité qui lui a été imposé ou si, par fraude ou violence, elle tentera de l'é luder. L'Allemagne payera-t-elle ? L'Allemagne désarmera-t-elle ? Envisagée du point de vue de la politique, c'est-à-dire de l'art de prévoir les événements, la question prend la forme suivante : les circonstances que nous avons connues en 1914 se reproduiront-elles et dans ce cas l'Allemagne prendra-t-elle la même attitude ? Tel est le bréviaire de nos relations avec le peuple voisin. Il faut d'abord dire qu'un problème de l'espèce posé en termes simples ou en termes hallucinants a toutes les chances d'être mal posé. La question est complexe, difficile, changeante, elle déborde constamment les termes déjà fixés. Il y a autre chose, il y a plus, dans nos rapports avec l'Allemagne qu'une hypothèse de la réédition des circonstances politiques de 1914, et de la décision prise alors par les Allemands. C'est proprement l'œuvre de la politique de déterminer les facteurs composites de ces rapports, de suivre leur évolution commandée par les déplacements de forces, d'intérêts, d'influences et d'attractions. Qu'il soit dit seulement ici qu'il n'est certainement pas l'œuvre de la politique de s'hypnotiser sur le retour éventuel de circonstances périmées, tout en perdant de vue l'évolution fantastique de l'univers.

Ensuite la question est à deux faces et elle apparaît toute différente selon qu'elle est envisagée de Bruxelles ou considérée de Berlin. A Bruxelles, l'Allemagne est le facteur primordial et occupe à peu près le tiers des préoccupations. A Berlin, la Belgique est un facteur presque négligeable non pas tant à cause de sa faiblesse numérique et de l'exiguïté de ses points de contact avec la frontière allemande, que parce que les questions occidentales — tout au moins en tant que problèmes politiques (je ne parle pas des relations économiques) n'intéressent plus que fort peu les Allemands. Dans leur esprit, elles sont réglées par les accords de Locarno, et de toute manière, dans la mesure où il existe une question politique occidentale (réparations, désarmement), la Belgique n'y joue qu'un rôle accessoire. Je dirai même, que ce n'est pas tant à cause des accords de Locarno que l'Allemagne considère les questions occidentales comme réglées, qu'en raison du sentiment que les problèmes véritables étaient ailleurs, sentiment dont Locarno fût plutôt une conséquence. Le point sensible des soucis allemands est à l'Est : dans les relations avec la Pologne, où sur trois points : Haute Silésie, Dantzig, couloir polonais, subsistent des plaies vives et des revendications ouvertes. A l'Est encore, dans les relations avec la Russie, dont l'Allemagne ne peut éviter ni le voisinage ni l'influence, ni le contre-poids dans l'équilibre de l'Europe. Au Sud enfin, du côté de l'Autriche, dont presque tout le monde estime le rattachement comme une

nécessité inévitable enrayée par la volonté arbitraire des anciens ennemis. Ainsi donc pour de multiples raisons, nous tenons une place très modeste dans les calculs berlinois et ils ne répondent en tous cas pas ni à notre obsession ni à notre simplicité d'esprit. Lorsque nous nous serons rendus compte de l'orientation, de la complication, de l'évolution du point de vue de Berlin, nous estimons sans doute que nous avons à corriger une erreur d'optique. Nous admettrons peut-être qu'il est indispensable de raccorder plus exactement nos points de vue afin de reposer dans leur vrai jour, et leur véritable direction les aspects de nos relations.

Illusions réciproques

L'erreur, l'illusion, l'ignorance que l'Allemagne entretient à notre sujet ne sont pas moins considérables que les nôtres à son égard. Avant d'essayer de les redresser, il importe d'en prendre connaissance. Dans l'établissement d'un plan de bataille ou simplement d'un programme de relations, il faut d'abord connaître exactement la position du partenaire ou de l'ennemi; ensuite il ne faut pas régler uniquement la conduite des opérations sur ses propres principes ou ses propres désirs, il faut tenir compte dans une large mesure de ceux de l'adversaire; ce n'est qu'à ce prix qu'il sera possible de le vaincre ou de le rallier. Tel est l'intérêt de l'étude des erreurs de l'Allemagne à notre sujet. Ces erreurs, telles qu'on les retrouve à tout moment sous la plume des journalistes politiques et même des correspondants de journaux accrédités chez nous, peuvent se formuler en bloc de la manière suivante. Les Allemands sont tout d'abord persuadés que nous sommes inféodés à la politique de la France, dont la Belgique, comme tant d'autres petits Etats européens, ne serait que le vassal. La cause de ce lien féal réside dans une affinité de race, de culture, de sympathie, une orientation générale de l'esprit national, qui nous ont embrigadés finalement dans le bloc des Etats occidentaux. Un accord militaire a scellé solidement cette orientation et cette alliance. En perdant notre neutralité, nous avons fait le sacrifice de notre indépendance. Cette subordination s'explique en Belgique par des considérations ethniques. Une minorité wallonne ou francisée s'est emparée du pouvoir et l'a guidé au gré de ses sentiments. Depuis la naissance du royaume, elle s'est plu à opprimer le peuple flamand. Ce peuple a pris en ces derniers temps conscience de lui-même; il aspire à l'autonomie. Chacun de ses progrès est de nature à combattre l'influence culturelle et l'hégémonie politique de la France à travers la tutelle des séides francophiles qui détiennent le pouvoir. Toutes les sympathies de l'Allemagne vont à ces frères de race, victimes de la même oppression et dont le relèvement aidera la cause du germanisme. — Il est superflu de relever ce que ces conceptions, qui prolongent les erreurs psychologiques de la « Flamenpolitik », ont d'arbitraire schématique et de naïve puérilité. A supposer même qu'il existât une entité ethnique flamande opprimée et unanime dans sa volonté d'indépendance, il est peu vraisemblable que la conscience flamande nourrisse beaucoup de sympathie et d'affinité pour la communauté germanique, dont elle fût toujours moralement distincte et politiquement séparée, et à la forme concrète et actuelle de laquelle elle est devenue complètement étrangère.

Nous sommes persuadés que l'opinion que l'Allemagne nourrit à notre égard et que l'intérêt qu'elle porte à nos divisions et à notre politique extérieure, dérive directement de la guerre et de l'attitude que l'Allemagne y a prise bénévolement envers nous : l'agression. Ce n'est pas du tout le sentiment allemand. Nous avons, à l'en croire, virtuellement sacrifié notre neutralité à nos inclinations et les « conversations anglo-belges », ne sont à son avis qu'une des preuves de ce choix. Dès lors que nous avons

pris position, il n'est pas étonnant que nous ayons été entraînés dans une lutte, où l'Allemagne, n'ayant pas le choix des moyens, a dû défendre son existence contre un monde d'ennemis coalisés pour sa ruine après l'avoir traitreusement encerclée et acculée aux gestes désespérés. Partis en campagne pour sauver leur patrie menacée, les Allemands durent faire face à un monde d'ennemis soulevés contre eux par la jalousie, par la haine, par la peur, excités par une campagne diabolique de calomnies et d'injures. Cependant l'armée allemande, invincible, tenait tête au nombre, tandis qu'un blocus, contraire à tout droit, affamait la population. Alors survint la trahison : l'abandon, sous la poussée des démagogues, de la lutte désespérée et l'effondrement de la structure politique en même temps que le bouleversement de la résistance morale, cependant que l'armée, invaincue, rentrait triomphante dans ses foyers. — Telle est l'image de la guerre, image plus forte que toute réalité, qu'une passion exacerbée, une propagande perfide, des souffrances inouïes ont réussi à implanter dans la persuasion de ce peuple docile, fermé par le blocus et la censure à toutes les influences de l'extérieur. Il faut en prendre son parti : ce n'est pas la vérité objective qui forme l'aliment de l'opinion publique, c'est la représentation déformée que s'en font les esprits, et c'est avec celle-ci qu'il faut compter. Aussi quand le président du peuple, le grand chef de guerre affirme, avec une ferveur presque mystique : « Nous sommes entrés en guerre avec le cœur pur et nous avons combattu avec les mains pures », il traduit le cri du cœur de tout son peuple.

L'idée de la responsabilité de la guerre, la (« Schuldfrage »), est repoussée avec indignation et la mention de cette culpabilité dans le Traité de Versailles est considérée comme une violence sans pareille à la conscience du peuple. Les plus modérés combattent la thèse d'une responsabilité unique et tâchent de faire reconnaître la théorie des fautes partagées. Cette conviction d'innocence dans l'origine de la guerre se joint à celle de l'invincibilité de l'armée. De cette double persuasion naît un sentiment de révolte contre toutes les sanctions imposées par le Traité. Parmi les tributs qui nous ont été plus spécialement alloués, figure la cession des cantons d'Eupen-Malmedy. Le plébiscite y est non avenue aux yeux des Allemands et la population tenue pour attachée par le cœur et la culture à l'Allemagne. L'occupation du Rhin est un autre point douloureux. L'Allemagne souffre beaucoup de cette ingérence violente dans ses affaires intérieures. Elle considère que dix ans après la conclusion de la paix, trois ans après Locarno, la continuation de cette sanction brutale est un défi à la civilisation. Il ne peut être question dans une étude aussi sommaire de reprendre, ni même d'effleurer l'énorme problème de l'origine et de la responsabilité de la guerre. Il suffit de faire remarquer ici le caractère mystique et sentimental d'une opinion populaire qui n'a pu nécessairement s'éclairer par un examen critique des événements. Il faut relever également la naïveté, trop exclusivement pénétrée du caractère moral de la question, qui perce dans l'idée qu'il suffirait de laver l'Allemagne de l'accusation d'avoir provoqué la guerre pour la libérer du même coup de ses obligations d'en réparer les dommages.

Il est encore un point où le malentendu est encore plus grave, où la différence, la contradiction absolue des opinions est davantage accentuée, c'est celui des rapports sentimentaux entre les deux peuples. Il n'est pas un Allemand qui n'ait séjourné peu ou prou avant ou pendant la guerre en Belgique, il en est peu qui n'aient gardé un excellent souvenir de ce séjour, qui ne parlent en termes émus ou admiratifs des bonnes relations qu'ils y ont entretenues, de la vie confortable qu'ils y ont menée, des beaux monuments qu'ils ont vus, des braves gens qu'ils y ont connus. Aussi comprennent-ils très mal que leur amitié leur soit si mal payée de retour. « Il y a bien eu du grabuge au moment du passage

des armées, avouent-ils, mais la faute en fût à la guerre populaire que la population belge, sous le masque de la garde civique, mais en réalité sous la forme de francs tireurs, a menée traîtreusement contre l'armée allemande, surprise dans sa quiétude. Force fût d'appliquer, avec une rigueur regrettable, le droit de la guerre. Depuis lors, les témoins allemands de l'invasion, ceux de l'armée active de 1914, ont disparu presque tous dans la fournaise. Il subsiste une légende tenace, compacte, détaillée, fantasmagorique, qui est couchée tout au long dans les documents officiels allemands (Libre blanc de 1915, rapport Meurer à la Commission d'enquête du Reichstag de 1927). Cette conviction, pour absurde qu'elle nous paraisse, a tous les caractères d'un dogme, que tout Allemand doit connaître et croire et auquel il adhère sans discussion et sans doute, comme à la vérité révélée. Toute atteinte à ce dogme est sacrilège. Le mieux que l'on puisse faire à propos de ces tristes événements, dit-on couramment en Allemagne, c'est de les oublier, de se les pardonner mutuellement par charité chrétienne ou par raison humaine. Aussi le Belge s'obstine à vouloir commémorer des événements, qui ne peuvent qu'attiser la haine, apparaît-il outre-Rhin comme le peuple ou la « psychose de guerre », la haine et la crainte du nom allemand, sévissent dans toute leur violence.

Il est peu de choses plus irritantes pour nous que cette attitude butée, manifestement absurde, profondément inique des Allemands dans la question de leurs excès au moment de l'invasion. De part et d'autres, les affirmations s'opposent, tranchantes, exaspérées. La polémique qui nous a de nouveau mis aux prises, l'an dernier, et qui vient de se terminer par une fin de non recevoir de la Commission d'enquête du Reichstag, l'a démontré une fois de plus en ravivant toutes les plaies. Pour arriver à la pacification des esprits, on a proposé d'instituer une Commission d'enquête internationale qui au lieu d'indaguer à nouveau sur des faits dont beaucoup de témoins ont disparu, dont la mémoire s'est en tous cas obnubilée ou déformée, devrait se borner à travailler sur pièces existantes, d'après la méthode de la critique historique. En effet, les documents sont nombreux et recueillis dans les meilleures conditions de sincérité et d'objectivité. Ce qui a par contre fait défaut jusqu'ici, c'est l'esprit scientifique dans leur interprétation. En attendant ne perdons pas de vue le caractère de croyance chez le peuple, de besoin de réhabilitation chez les dirigeants, que la question a revêtu Outre-Rhin.

Contradictions du nationalisme

Une objection se formule ici à l'esprit : si les opinions que vous venez de citer reflètent la mentalité générale ou moyenne de l'Allemagne, comment les conciliez-vous avec le souci de sincérité et le désir de bonne foi que vous affirmez par ailleurs? La réponse réside dans une distinction nécessaire. Lorsqu'on a vécu pendant un certain temps à l'étranger, ou mieux dans ce monde inconnu de l'ancien empire ennemi, on ne tarde pas à faire la découverte que toutes les idées saines en matière de relations internationales, celles auxquelles il est possible à l'étranger d'accéder, de se rallier, parce qu'elles appellent la compréhension et l'adhésion, sont défendues par les partis de gauche. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le développement des raisons qui situent précisément à gauche la bonne volonté et la bonne entente entre les peuples, mais il est patent qu'un certain esprit démocratique va instinctivement de pair avec l'instinct des rapports pacifiques, de sorte que le sentiment le plus largement humain en politique se trouve inspirer les deux formes les plus progressives et les plus justes de l'organisation des sociétés : la responsabilité du plus grand nombre des citoyens et l'extension graduelle des règles juridiques aux relations des États. Une autre remarque s'impose bientôt : rien

ne ressemble davantage au nationaliste d'un pays que le nationaliste d'un autre pays; mêmes origines, mêmes milieux, mêmes sophismes, même phraséologie, même moralité équivoque, n'en appellent trop souvent aux sentiments d'ordre et de patriotisme que pour masquer des appétits d'argent ou de domination. Et comme dans cette doctrine, le culte ou la sauvegarde de son propre caractère pousse jusqu'à s'opposer nettement, jusqu'à lancer l'anathème aux caractères du voisin, un sort ironique a voulu que ses nationalistes qui se ressemblent en tous lieux comme des frères, soient nécessairement des frères ennemis. Si à l'intérieur du pays ces théories peuvent se parer d'un certain attrait, fait de l'amour du passé, de ses traditions, de ses permanences, — à l'étranger se dévoilent aussitôt leurs excès et leur nocivité. Le vice, la vanité fondamentale du système sautent aux yeux; pourquoi une doctrine que les nationalistes proclament sacrée dans leur territoire, revêt-elle d'abomination les gens qui la professent avec la même foi dans les pays étrangers? Ou bien elle est également bonne ou bien également mauvaise. Il ne semble pas qu'elle puisse se targuer de cette universelle bonté puisqu'il est fatal dans sa dissémination que ses diverses souches se haïssent et se combattent jusqu'à la destruction. Lorsqu'on voit les oppositions absurdes, les ravages déments auxquels elle conduit, on ne tarde pas à la proclamer universellement mauvaise. Ainsi après avoir discerné les facteurs d'entente et après avoir vu dans quels milieux sociaux et dans quelle atmosphère politique ils croissent, nous venons d'identifier les ennemis de la paix et de concevoir l'obligation de les combattre et de les supprimer. C'est une des illustrations de leurs méfaits que cette campagne par laquelle les nationalistes allemands ont créé, suggéré, alimenté et attisé toutes les idées extravagantes et les passions malsaines décrites ci-dessus. C'est d'eux qu'émanent cet esprit d'orgueil insensé, cette ambition de conquête, cette cupidité grossière, cette rage et, depuis la défaite, cette rancune sournoise, cette révolution ouverte, qui entretiennent le malaise européen. Devant ces méfaits, on conçoit la violence avec laquelle leurs adversaires de l'intérieur les ont combattus jusqu'à présent.

Ils ne sont pas seulement nuisibles par leurs excès, ils sont gênants par leur seule présence. Les nationalistes si ombrageux dans l'embuscade de leur pays respectif ne peuvent s'empêcher de se rendre un petit service réciproque : celui de justifier mutuellement leur existence. Car la meilleure raison d'expliquer un parti de la vigilance à l'intérieur, c'est l'existence d'un parti agressif à l'extérieur. Il est de bonne politique de grossir le frère ennemi, car c'est une raison, par réaction, de se grossir d'autant. Il est tout naturels alors que l'on dénonce les gens pacifiques de l'intérieur, qui n'en veulent à personne au dehors, comme de dangereux utopistes; ils pourraient en effet amener la perte de tout le système. On voit tout de suite quel beau jeu ces pions irritables donnent à un Machiavel de grande envergure. Il peut escamoter ses nationalistes pour endormir la confiance de l'adversaire, il peut les apaiser pour obtenir sa bienveillance, il peut les exciter pour montrer la difficulté de faire admettre la concorde à l'intérieur et obtenir en faveur de la paix des concessions par les pacifistes de l'extérieur, il peut les refouler et puis demander le salaire de cette victoire. Ce jeu assez équivoque et qui frise le chantage serait impossible, si n'existait pas le pantin. Il faut le reléguer au plus vite au guignol des enfants, pour empêcher que ses fanfaronnades ne viennent distraire le travail des gens sérieux. Ces manœuvres justifient la sévérité de ce que je disais plus haut : la seule présence de ces troubles est nuisible parce qu'elle fausse inévitablement le jeu normal et loyal des rapports internationaux.

Il viendra un temps où le faux patriotisme et les rodomontades des nationalistes deviendront aussi vétustes et aussi cocasses que les querelles de village à village. Il faut hâter ce temps dans

l'intérêt du progrès général de l'intelligence humaine et d'une entente qui passera forcément du domaine de la compréhension réciproque dans celui de la collaboration des nations. Ce concours d'effort implique donc une connaissance réciproque et un soin de l'éducation du peuple, que nous nommerons plus brièvement politique démocratique. Cette conséquence nous fait revenir sur l'idée déjà exprimée que la participation du plus grand nombre à la responsabilité politique est une garantie de paix et elle ferme le cycle logique de la proposition. Les deux piliers de la doctrine : démocratie et pacifisme s'étaient mutuellement et forment un système complet et cohérent, dont l'Allemagne nous offre une illustration éclatante par preuve directe et par l'absurde.

Le Traité de Locarno.

Pendant les premières années après la guerre, nous avons suivi à l'égard de l'Allemagne une ligne de conduite que j'appellerai volontiers la « politique du chat échaudé ». Cette politique, basée sur les principes que : « il faut tirer de l'expérience d'hier des enseignements pour demain » et que « l'histoire est un perpétuel recommencement », est profondément imprégnée du passé, et comme ce passé fut lourd de maux, elle vise avant tout à éviter le retour de ceux qu'elle a connus. Les Allemands ont donné le nom de « Kriegspsychose », psychose de la guerre, à cette mentalité où ils veulent discerner les caractères pathologiques d'une obsession anxieuse. Ses manifestations sont connues : elles découlent toutes du réflexe de la méfiance et de la peur et des règles consacrées de la prudence. Il faut diminuer de toute manière la puissance de l'agresseur, le vinculer, le châtier, le diviser contre lui-même, et se garder cependant contre tout retour offensif par des précautions inouïes ; subsidiairement, il faut lui imposer un tribut qui contribuera à son affaiblissement. Cette politique a le mérite d'une certaine logique et d'être la plus facile à concevoir et à mener parce qu'elle s'appuie sur quelques réactions sentimentales très répandues dans la population et très facile à y réveiller.

Cependant, on n'a pas assez pris garde que nous avons contre-signé un traité de garantie de Locarno, dont les principes sont presque inconnus, dont les conséquences pratiques n'ont, à plus forte raison, qu'à peine pénétré notre conduite et nos habitudes d'esprit. Qu'a-t-on fait à Locarno ? Les hautes parties contractantes se sont garanti mutuellement le *statu quo* territorial résultant d'une certaine frontière et en s'engageant à en reconnaître le tracé actuel pour définitif, en s'interdisant de la franchir par la violence, en prenant d'ailleurs toute une série de dispositions pour régler à l'amiable ou par voie de justice les conflits qui jadis ne pouvaient se vider en dernier recours que par la violation de cette frontière, en renonçant pratiquement à l'idée ou au désir de prendre ou de récupérer certains territoires situés au-delà de cette frontière, les puissances contractantes ont pris effectivement un engagement de paix perpétuelle entre elles. Cet engagement qui découlait implicitement du respect du *statu quo* territorial a d'ailleurs été formulé dans le traité, avec les réserves connues relatives à l'agression, et aux engagements du Pacte de la Société des Nations, de la manière suivante : « les parties contractantes s'engagent à ne se livrer, de part et d'autre, à aucune attaque ou invasion et à ne recourir, de part et d'autre, en aucun cas à la guerre ». En quoi cet accord sur des limites territoriales et des procédures d'arbitrage diffère-t-il de stipulations antérieures inscrites dans les traités et qu'il ne fait en somme que rééditer ? C'est qu'aux yeux de l'Allemagne, à la différence du Traité de Versailles qui est dicté par l'ennemi, qui est un *Diktat*, et après avoir épuisé tous les moyens de résistance, la convention présente a été librement et délibérément consentie et que ses obligations, synalagmatiques d'ailleurs, ont été volontairement acceptées ; c'est un *Vertrag*, un contrat. C'est qu'aux yeux de la France et de la Belgique, il était

devenu nécessaire ou utile, après avoir imposé la charte des sanctions, après avoir déroulé jusqu'en ses plus extrêmes conséquences la politique de la violence et de la méfiance, de répéter les mêmes clauses sur un autre ton et de limiter plus précisément les menaces et les sanctions, tout en renonçant catégoriquement à certains empiètements et à certains procédés. Locarno a donc un aspect moral, tout autant que formel et les caractères d'un vœu prononcé dans l'ardeur de la conversion. C'est un grand retour sur soi-même, sur ses erreurs, sur le passé, vers des voies plus libres, plus judicieuses et plus fécondes. Le traité de Locarno a donc été conclu de bon cœur et de bonne foi par des hommes qui savaient que leurs engagements étaient portés par l'immense volonté de paix de leurs peuples.

Et puis, il ne s'agit pas seulement de la bonne foi des parties directement en cause, mais de celle des garants et de l'efficacité de leur promesse. La négliger serait faire bien peu de cas des engagements de l'Angleterre, garante du Traité. Car, pour ceux qui s'en tiennent à une incurable méfiance dans les affaires humaines, pour ceux, qui, plus justement, pensent que tout engagement doit être étayé par une sanction de droit, il faut remarquer que la théorie locarnienne des relations entre peuples marque un progrès énorme dans l'organisation des garanties de la paix. Garantie réciproque des intéressés d'abord, garantie accessoire de deux tierces parties, prévision minutieuse d'une procédure de conciliation et d'arbitrage : tous les tâtonnements vers une construction de la paix ont enfin abouti à un édifice solide, bien charpenté et bien étayé. Ce revirement fondamental dans la méthode et l'esprit des rapports internationaux a été complété dans la suite par une série de contrats supplémentaires : l'admission de l'Allemagne dans la Société des Nations, entraînant sa participation aux droits et aux obligations des membres, sa collaboration au « Comité de Sécurité » réuni à Genève, enfin la signature du Pacte Kellogg pour « mettre la guerre hors la loi ».

(A suivre)

POLITES

Deux jeunes romanciers

On trouve aisément des poèmes, assez facilement des essais, on trouve fort peu de romans. Les poèmes souvent sont médiocres et dissimulent sous une technique ésotérique un étrange défaut de matrice, les essais confinent au poème, perdent toute vigueur, tout élan sincère ; les romans répètent sans nouveauté de présentation les mêmes trois ou quatre « cas » modernes : d'où une crise de librairie dont souffre l'édition française. Il semble qu'il n'y ait plus de public parce qu'il n'y a plus de vrais auteurs ou que la critique les discerne mal en distribuant la louange sans faire de choix et sans courage. Qu'en parcourt livre et revues, le même vide s'y révèle qui provient du vide des âmes. Il est banal d'y revenir : pour faire une œuvre, il faut avoir quelque chose à dire, il faut s'intéresser aux problèmes qui dépassent la littérature, les cafés ou le cinéma. La crise actuelle se résoudra par une nouvelle mise en valeur de l'apport de l'âme. Elle est une affaire intérieure.

Aussi les soucis et l'attention doivent-ils aller vers ceux qui, même sans avoir encore abouti, semblent avoir compris la question et revenir aux puissances de l'âme. André Malvaux et André

Chamson, bien que jeunes encore, ont déjà plusieurs romans à leur actif et un certain nombre d'essais qui ne laissent pas d'éclairer singulièrement leurs romans eux-mêmes. Sur leur œuvre, assez compositée, mais animée des mêmes desseins essentiels, soulevée des mêmes événements, il convient sans doute de s'arrêter.

André Malvaux nous avait donné une *Tentation de l'Occident*, fruit d'un récent voyage en Chine, où le conflit de civilisation apparaissait dans toute sa vigueur, avec toutefois le désir exprès d'accueillir tous les idéaux qui dominent les deux lobes du monde, de confondre dans la même extase intérieure, vivante, partagée, militante, les deux appels si opposés.

Son dernier livre *Les Conquérants* emprunte le même cadre extérieur. C'est aux révolutions chinoises que ce roman nous fait assister. D'étranges et pathétiques silhouettes s'y agitent, y luttent et y meurent. Il y a là toute la matière d'un excellent documentaire, à la fois exact et vivant, où l'auteur ne laisse pas de marquer son empreinte toujours personnelle. C'est « une » Chine, plus que la Chine — et c'est pour cela que le livre est vrai. Nulle prétention à l'objectivisme, mais un énoncé clair et simple de faits qui parlent par eux-mêmes.

C'est ce côté « grand reportage » qu'a surtout vu la critique française dans le dernier roman de Malvaux; ce faisant, elle a négligé l'esprit essentiel du livre : *le problème de la destinée*.

Il n'est pathétique que par là, il s'agit de montrer un peuple, et quelques esprits dans ce peuple, et quelques aspects dans ces esprits, liant pour des siècles peut-être le destin commun par des actes une fois posés. C'est toute la gratuité de l'acte, la possibilité de l'agir, les limites de son exercice qui sont invoquées dans ce livre. Cette physionomie de Garine, agitateur et mage à la fois, politique et prophète, homme et surhomme retient l'attention et excite la réflexion du lecteur averti. Le secret de la révolution, obscure et frénétique pourtant, qui agite les masses chinoises est bien près de s'y déceler. Il est le professionnel de l'insurrection qui sait que le prestige humain vaut mieux qu'un millier de canons. Il tient à s'appuyer sur la puissance de l'esprit pour pouvoir affronter Tcheng-Dai son adversaire et son ennemi. Ce qu'il estime, en lui, ce qu'il note ce n'est pas l'influence militaire mais la dangereuse hauteur morale : « Son autorité est avant tout morale. On n'a pas tort de parler de Gandhi à son sujet. Son action quoique plus limitée est du même ordre que celle du Mahatma. Elle est au-dessus de la politique, elle touche l'âme, elle excelle à détacher. Toutes deux agissent par la création d'une légende qui trouble profondément les hommes de leur race ». Le secret de l'Asie est là, et son message, et son danger. Il y aurait de singuliers rapprochements à faire entre certaines pages d'André Malvaux et la *Défense de l'Occident* de Massis. Les premières ne sont guère que la traduction par les actes et la vivante confirmation des secondes!

Mais peut-être m'avançai-je trop, et Malvaux approuverait-il toute l'étendue de mes propos? N'y a-t-il pas encore en effet beaucoup de Nietzsche dans ses pages? Cette acuité que prend ici le problème même du destin n'est-elle pas telle parce qu'il voudrait jeter ainsi l'homme hors de lui-même et protester contre sa soumission à toute norme issue du réel? Rien ne l'assure mais on pourrait le présager. Ce roman qui d'abord devait s'appeler *Puissances* a le tort de prendre encore l'action pour l'acte et le passage pour le terme. Aussi les âmes qui s'y révèlent après une agitation fiévreuse, des révoltes, des douleurs, des fautes, démentent-elles mornes et désolées, non pas avec ce désespoir nihiliste qui semble mettre tout en question mais avec « une dure et pourtant fraternelle gravité ».

Un dessein pourtant se fait jour à travers l'incohérence des postulations contraires : le problème du destin semble lié au problème même de la fin, et les hommes trouvent ainsi entre eux une certaine communion intime, dut-elle n'être après tout seulement qu'une communion de malheur. Là où M. Roger Martin du Gard avait échoué et échoue encore dans *Les Thibault*, André Malvaux sur un autre plan, donne la promesse d'une réussite.

C'est assez rare actuellement pour qu'on retienne son nom et son œuvre. Il ne s'agit pas de dire avec tant de critiques prudentes que « c'est un chef-d'œuvre, mais manqué ». C'est un bon livre, le meilleur livre que l'état d'esprit de Malvaux lui permettait sur la question. Une révision plus intégrale des valeurs, un « creusement » métaphysique nous apporteraient mieux encore. « L'Homme est le seul objet de notre passion » — André Malvaux cite le mot de Nietzsche au seuil de son essai *D'une jeunesse européenne* — Nous convenons de la valeur de l'homme, mais elle ne s'explique que par l'absolu. De lui-même, il est impuissant à poser un seul de ses actes. Il ne saurait y avoir, en définitive, de véritables « conquérants » que de la suprême béatitude.

L'Homme de la Route, d'André Chamson, rappelait Peguy par le sens terrien et populaire qu'il révélait. Alors que la plupart des œuvres modernes, mêmes les meilleures — celles de Giono ou de Jouhandeau — demeurent sans air, par un dangereux manque de simplicité et de hauteur, alors qu'elles s'acharnent aux cas morbides, aux cas de fous et de détraqués, les personnages de Chamson sont sains, ce sont des paysans solidement entés sur la terre, des ouvriers qui aiment leur métier et vivent et meurent simplement, sans soupçons ni lit érature. Qu'on n'aille pas conclure de là, à un roman d'Henry Bordeaux! Les deux métiers n'ont rien de commun et l'originalité de l'un contraste avec l'incessante reprise des données redites de l'autre, Chamson sait renouveler les thèmes fondamentaux et élargir l'âme à la mesure même du ciel. La lourde atmosphère qui plane sur les hommes de la route, sans cependant les étouffer, leur rude labeur, leur humble amour tout cela grandit, s'élève, éclate à la façon d'une épopée. Et sans grande analyse du cœur, l'accord direct touche pourtant et va s'installer en pleine âme. De tels hommes vivent, nous les avons vus en nos vacances de Provence. Le livre nous les évoque à nouveau et nous rappelle nos souvenirs. Là encore la question de l'âme se pose, car les héros d'André Chamson, la mettent toute dans l'humble devoir de leurs jours pareils. Elle est présente et c'est l'âme d'un peuple, tenace, farouche et victorieux.

C'est la plus profonde leçon d'un Charles Peguy ou d'un Mistral qui se trouve ici racontée. C'est ce sens vrai de l'histoire, de la tradition, de la chaîne des expériences qui revit en André Chamson. La terre ne lui est pas étrangère, il ne la voit pas en bourgeois qui la possède ou qui l'exploite, mais en ami qu'elle attire doucement jusqu'au terme tragique de la tombe. Cette présence de la mort, d'une mort charnelle, d'une mort terrestre, pourtant dominée çà et là par une vie plus haute et plus forte empreint le livre de Chamson d'une singulière puissance de foi. Echappant à la tyrannie du matériel, au revêtement de la chair, il la soulève des plus hauts frissons. Sans sacrifier à la pesante esthétique des naturalistes ou au psychologisme infécond des disciples de Marcel Proust, il découvre l'homme et le montre dans sa véritable situation, vainqueur de lui-même et du temps, tout engé dans l'éternité.

« L'homme, écrit-il, échappe à l'histoire. Devant lui, plus rien ne change : seuls, au-dessous de lui, comme rosées, brouillards, bourrasques, accidents du temps au pied de la montagne, s'épar-

pillent puis s'enchaînent les événements dont il reste le maître. Tous les siècles réu is, comme une grande houle, l'ont élevé lentement jusqu'à cette contemplation de l'Absolu » (1).

C'est par là qu'il rejoint Malvaux, le conclut même et le dépasse, et c'est par là que tous deux me semblent singulièrement disposés pour faire enfin une œuvre saine parmi tant de fadeurs morbides.

Il faut attendre avec confiance leurs prochains livres.

J.-P. GODME.

Un conflit germano-belge en 1834⁽²⁾

D'après une convention intervenue en mai 1831 entre le général Goethals, commandant les troupes belges dans le Luxembourg, et le prince de Hesse-Hombourg, gouverneur de la forteresse de Luxembourg, on ne pouvait procéder dans le rayon stratégique de la forteresse, rayon fixé à deux lieues, à aucune organisation, à aucun mouvement militaire, à aucune distribution d'armes, ni à toute autre opération militaire.

Le gouvernement belge s'appliqua à respecter cette convention. Il ne crut pas cependant qu'elle lui interdît de procéder à l'opération du tirage au sort pour la milice. L'accomplissement de cette opération lui fut demandé par des habitants du rayon. Sa non exécution mettait nombre d'entre eux dans une situation difficile. D'après les lois du pays, il était requis de prouver que l'on avait satisfait aux obligations de milice si l'on voulait accomplir certains actes civils : être admis aux emplois, obtenir une patente, un passeport, etc. Ce tirage au sort ne devait constituer qu'une formalité. Le gouvernement belge ne comptait pas incorporer dans son armée ceux qui s'y soumettraient, il se réservait de leur accorder des congés. Mais le gouverneur militaire de la forteresse, interprète des sentiments de la Diète de Francfort, s'entêta à considérer le tirage au sort comme une violation de la convention de mai 1831.

Poussé par l'Angleterre, qui se refusa pendant quelque temps à admettre la thèse belge, qui donnait par conséquent raison à l'opposition de la Diète et surtout désirait éviter dans le Grand-Duché tout conflit de nature à mettre en péril la paix européenne, le Cabinet de Bruxelles décida, le 8 février 1834, « pour éviter de fâcheuses collisions et donner les preuves d'une bonne foi hors des atteintes du moindre soupçon, de continuer à suspendre » le tirage dans le rayon. Le général Dumoulin, qui commandait la forteresse en l'absence du prince de Hesse, reçut notification de cette décision le 10 février. Il en prit acte le 11. Le comte Félix de Merode, ministre intérimaire des Affaires étrangères, chargea les légations de Belgique en France et dans le Royaume-Uni d'une communication à ce sujet le 13 au gouvernement de juillet et le 14 au gouvernement britannique.

Le Cabinet de Paris donna immédiatement une pleine approbation à la résolution prise par le gouvernement belge. « Cette

détermination, disait une note du duc de Broglie en date du 17 février, motivée sur les considérations auxquelles on a eu soin de la rattacher, concilie trop bien les intérêts réels et la dignité de la Belgique pour que le gouvernement français ait pu l'apprendre avec un autre sentiment que celui d'une vive satisfaction. »

Malheureusement l'administration provinciale du Luxembourg négligea de donner immédiatement les instructions nécessaires à ses fonctionnaires dans le Grand-Duché. M. Hanno, commissaire du district de Bettembourg, fit afficher un avis de tirage au sort dans quelques localités du rayon.

Ces avis furent aperçus par des patrouilles sorties de la forteresse, et le général Dumoulin, voulant voir dans leur affichage une violation des engagements pris par le gouvernement belge, sans demander aucune explication au général belge de Tabor, avec qui il avait été en relations pour l'abandon du tirage, expédia de Luxembourg, le 16 février, une colonne de troupes qui, vers minuit, cerna le village de Bettembourg. Le commandant de cette colonne plaça des factionnaires devant la plupart des maisons avec ordre d'empêcher les habitants, au besoin par la force, de sortir de chez eux.

Un individu, se disant employé belge à Differdange et chargé d'un message pressant du gouverneur de la province, frappa chez M. Hanno. Par une fenêtre qu'ouvrit une servante, des soldats s'introduisirent dans la maison. Entendant du bruit, M. et Mme Hanno s'enfermèrent dans leur chambre, mais la porte en fut aisément brisée à coups de crosse de fusil et M. Hanno se trouva contraint de suivre les soldats prussiens jusqu'à la forteresse située à une forte demi-lieue de là. On l'y retint prisonnier dans une caserne.

Informé immédiatement de cette violation de territoire, — Bettembourg était situé en dehors du rayon stratégique, — le général de Tabor envoya, le 16 février au matin, une énergique protestation au général Dumoulin contre l'acte de violence commis, ainsi que contre la sortie des troupes de la Confédération en dehors du rayon.

« Il importe, disait-il que vous me donniez sur ces faits une explication précise et prompte; il faut que mon gouvernement sache jusqu'où peut aller sa confiance dans l'exécution, de la part du gouvernement militaire, de la convention conclue le 20 mai 1831 entre S. A. le prince de Hesse et le général Goethals. Je réclame, ajoutait-il, de la manière la plus expresse la mise en liberté immédiate de M. le commissaire de district de Bettembourg, me réservant de provoquer, auprès de qui de droit, la satisfaction qu'exige une violation aussi flagrante des traités et du droit des gens ».

Pendant que le messenger chargé de cette missive galopait vers Luxembourg, une estafette prussienne apportait au général de Tabor une lettre du général Dumoulin.

Celui-ci rappelait que, le 3 février, il avait notifié au général de Tabor que si les opérations de milice ne cessaient pas dans le rayon de la forteresse (rayon de deux lieues), il l'étendrait aussi loin qu'il le jugerait convenable. Les affichages ordonnés par M. Hanno lui paraissaient montrer qu'on entendait ne tenir aucun compte de cet avertissement malgré la promesse faite dans une lettre du 13 (1).

« Il résulte de cela, continuait le général Dumoulin, ou que le gouvernement militaire devait être trompé avec intention par votre communication du 13 de ce mois... hypothèse qu'il ne peut pourtant admettre que difficilement, ou que vous n'êtes pas en état d'éviter à la forteresse la violation de ses droits. Dans les deux cas la condition principale servant de base au rayon, savoir la reconnaissance dans ses limites et le respect de l'autorité de la forteresse fédérale a été levé arbitrairement, sans égards aucuns et au mépris de mes avertissements, et le gouvernement militaire est forcé, d'après le contenu de ses explications du 3 de ce mois, de rétablir la forteresse dans toute l'étendue de ses droits et de la défendre avec plus d'énergie. En conséquence il s'est emparé avant tout de la personne de M. Hanno à Bettembourg et étendra, d'après la faculté qu'il en a, le rayon de quatre lieues à la ronde,

(1) La lettre du 13 du général de Tabor confirmait celle du 10 et annonçait que « des ordres seront donnés aujourd'hui même pour qu'il soit continué de suspendre les opérations relatives au tirage de la milice en ce qui concerne le rayon stratégique de la forteresse ».

(1) L'homme contre l'histoire.

(2) Notre collaborateur, M. A. De Ridder publiera, dans le prochain *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, une série de lettres adressées en 1834-1835 à son gouvernement par le comte M. de Dietrichstein, le premier représentant de l'Autriche à Bruxelles après la révolution de 1830.

Malgré la convention du 21 mai 1831, imposée par la France et l'Angleterre aux Pays-Bas après le siège d'Anvers et qui avait attribué l'administration du Grand-Duché de Luxembourg à la Belgique, les autorités fédérales s'attachèrent à entraver l'exercice de cette administration. De là des conflits souvent renouvelés. L'un d'eux, qui mit en branle la diplomatie anglaise, française, prussienne et autrichienne, éclata en 1834 entre le Cabinet de Bruxelles et le général prussien commandant la forteresse de Luxembourg. Le comte de Dietrichstein s'en occupa dans plusieurs de ses lettres.

Dans l'introduction qu'il a écrite pour les missives du diplomate impérial, M. De Ridder a retracé, d'après des documents inédits puisés aux archives du ministère des Affaires étrangères à Bruxelles ainsi qu'à celles du *Record Office* à Londres, l'histoire de cet incident. Notre collaborateur a bien voulu nous donner la primeur de ces pages.

et y procédera, d'après les lois de police militaire de la forteresse, jusqu'à ce qu'il aura reçu une satisfaction complète de la violation arbitraire de ses intérêts, et la garantie suffisante contre tout renouvellement d'une pareille lésion. Cette satisfaction devra consister d'abord dans la révocation très précise et sans aucun retard des ordres donnés dans le rayon de la forteresse concernant la levée et le tirage de la milice, et qui sont en contradiction formelle avec les dispositions de la forteresse. Quant à la garantie contre le renouvellement d'une pareille lésion, le gouvernement militaire attendra, et devra examiner au préalable les assurances que vous êtes encore en état de lui offrir à cet égard. Comptant sur une réponse catégorique dans les trois fois vingt-quatre heures, il pourra déterminer ce qu'il y aura à statuer ultérieurement tant à l'égard de la personne du sieur Hanno qu'à l'égard du maintien du rayon plus étendu de la forteresse et des mesures à y prendre.

A cette lettre au ton rogne (1), le général de Tabor répondit en certifiant que l'affichage incriminé provenait d'un simple malentendu, que les engagements pris le 13 restaient debout et seraient exécutés. Il réclamait à nouveau la libération de M. Hanno.

Mais le général Dumoulin persista (lettre du 17 février) à voir dans l'affichage reproché à M. Hanno une machination des autorités civiles du Luxembourg. Il fit dépendre l'élargissement du commissaire belge d'une assurance formelle signée par le général de Tabor et par M. Thorn, gouverneur du Luxembourg, « qu'on ne révoquerait plus jamais en doute, d'aucune manière, la validité des mesures de police concernant la forteresse arrêtées dans le rayon, et qu'on ne délierait plus, par des écrits officiels, les fonctionnaires qui y résideraient, de l'obéissance envers le gouvernement militaire ».

Les ministres belges délibérèrent à Bruxelles sur la réponse à faire à cette sommation. Obéissant aux instructions arrêtées en conseil, le général de Tabor écrivit que, trouvant suffisantes les assurances contenues dans sa lettre du 17, il ne consentirait pas à en donner de nouvelles. Il fit en outre remarquer que les opérations du tirage au sort annoncées par M. Hanno n'auraient dû s'effectuer que le 21; que l'arrestation avait eu lieu dans la nuit du 15 au 16; et que du 16 au 21, le général Dumoulin pouvait, pendant cinq jours entiers, s'assurer des véritables dispositions et de la sincérité des autorités belges. « Vous avez préféré », écrivait le général de Tabor, des mesures en opposition manifeste avec l'esprit de conciliation que je vous témoignais au nom de mon gouvernement. « Il se refusait à toute autre explication avant la mise en liberté de M. Hanno (2).

Dès que nos populations connurent l'acte de violence commis sur les ordres du général prussien, une émotion intense se manifesta en Belgique. La Chambre des représentants somma le Ministère de donner des explications et elle nomma une commission chargée de rédiger une adresse au Roi. Dans cette adresse elle protestait contre la substitution de la violence à la voie des négociations et se disait décidée à toujours maintenir les droits du pays et à secondar dans ce but l'exercice du pouvoir royal. En même temps, elle offrait au Roi « tous les moyens que, dans sa sagesse, il jugerait

nécessaires pour obtenir réparation de l'attentat commis contre l'indépendance nationale et pour faire respecter à l'avenir les droits et la dignité du pays ».

Les discours prononcés par plusieurs membres accentuèrent ce que cette adresse contenait de sous-entendus belliqueux.

Le Sénat vota une adresse analogue.

Léopold I^{er} répondit en disant que les sentiments du Parlement étaient les siens et en promettant qu'il ne laisserait jamais son gouvernement se désister en aucune manière, avant un traité de paix définitif avec les Pays-Bas, de la possession du Luxembourg assurée à la Belgique par la convention du 21 mai 1833. Il se dit persuadé que la Diète germanique n'avait pas approuvé l'acte de violence commis par le général Dumoulin.

En même temps, pour donner satisfaction à l'opinion publique surexcitée, le Ministère envoya trois mille hommes de troupes dans le Grand-Duché.

Sir Robert Adair, ministre d'Angleterre à Bruxelles, se crut autorisé à critiquer cette mesure. Il alla demander au comte de Merode quels services ces troupes auraient à exécuter et si l'on avait l'intention de les faire entrer dans l'ancien rayon. Il fit remarquer au ministre belge que, dans cette éventualité, une sérieuse collision risquerait de se produire non entre Belges et Hollandais, — dans quel cas les premiers pourraient se croire en droit de réclamer l'intervention britannique, — mais entre Belges et soldats de la Confédération germanique qui ne se trouvait liée par aucun engagement ni vis-à-vis de la Belgique ni vis-à-vis de la Grande-Bretagne. Le diplomate ajouta que si une force armée belge pénétrait dans l'ancien rayon, le général commandant la forteresse de Luxembourg serait en droit de considérer la sécurité de la place comme compromise et de traiter cette force en ennemie.

Le ministre donna une réponse rassurante à sir Robert Adair. Selon lui, le gouvernement belge n'avait nullement l'intention d'envoyer des soldats dans l'ancien rayon. La force des troupes dirigées vers le Grand-Duché ne dépasserait vraisemblablement pas le chiffre de trois mille hommes et ceux-ci seraient postés à des distances suffisantes pour éviter toute collision entre patrouilles belges et prussiennes.

Afin de se faire rendre justice et se soustraire à un nouveau conflit, le comte de Merode usa d'un procédé offrant plus de chances de succès que des menaces militaires devant lesquelles la Confédération germanique ne se serait certainement pas arrêtée. Il fit appel à l'intervention de la France et de l'Angleterre, les deux puissances qui avaient contraint les Pays-Bas à signer la convention du 21 mai 1833. Il réclama leur aide pour obtenir « une juste satisfaction » et se dit autorisé à croire qu'une puissante intervention le dispenserait « de prendre par lui-même des mesures qui pourraient compromettre le repos général ».

Cette dernière phrase, qui contenait une menace, n'était pas écrite vraisemblablement pour la forme seulement. Le ton de certains des discours prononcés au Parlement belge pouvait faire craindre au Cabinet de Bruxelles de se voir poussé à défendre ses droits au besoin par les armes si son appel à l'intervention franco-anglaise restait vain.

Une note du vicomte Palmerston du 3 février aurait pu faire craindre un refus du gouvernement britannique à l'appel belge, d'autant plus que sir Robert Adair envoyait au noble lord des rapports peu favorables à notre cause. Ce diplomate, très lié avec les représentants de l'Autriche et de la Prusse en Belgique, ainsi qu'avec les principales familles orangistes de notre capitale, allait jusqu'à mettre en doute la bonne foi du comte F. de Merode lorsqu'il attribuait l'affichage des convocations pour le tirage au sort à une négligence du gouvernement provincial du Luxembourg dans la transmission des renseignements nécessaires (1).

(1) Le gouvernement belge eut maintes fois à se plaindre du langage dont le général Dumoulin se servait à son égard. Rendant compte d'une entrevue qu'il avait eue avec le prince de Metternich aux débuts de février 1834, M. O'Sullivan de Grass, chargé d'affaires de Belgique à Vienne, écrivait dans sa dépêche du 12 février, n° 8 : « J'ajoutai que la Confédération elle-même nous interdisait toute démarche conciliante auprès d'Elle, par le style plus qu'inconvenant qu'Elle tolérait de la part de ses agents, et citant les termes de la circulaire de M. Dumoulin au sujet du tirage au sort des miliciens belges dans le Luxembourg allemand, je demandai au chancelier s'il convenait de s'exprimer de la sorte, en parlant au nom d'une Confédération, dont les deux principaux membres étaient en relations politiques avec nous? Je ne puis croire, dis-je à Son Altesse, que l'intention de l'Autriche, pas plus que celle de la Prusse, soit de paraître avoir accédé de ses agents diplomatiques près d'une *insurrection*; un aussi inconcevable langage, bien loin de profiter aux doctrines que ces deux puissances professent, ne peut que nuire à la consolidation des principes monarchiques qu'Elles ont voulu affermir en Belgique. Son Altesse parut embarrassée de cette réflexion et se hâta de répondre qu'Elle ne connaissait pas le général Dumoulin, qui lui paraissait assez grossier, à en juger par son style, qu'à sa place Elle ne se serait certainement pas servie d'expressions dont l'insolence était inutile et déplacée; qu'entre gens bien élevés tout se savait avec des formes. Je me montrai très satisfait de cette réponse, qui me parut être de la part du Cabinet autrichien un désaveu complet du style du général Dumoulin ».

(2) La correspondance du général de Tabor avec le général Dumoulin a été publiée au *Moniteur belge* du 4 mars 1834.

(1) Sir Robert Adair écrivait le 23 février à lord Palmerston : « M. de Merode a été d'accord avec moi pour expliquer que l'événement provient d'une erreur du sieur Hanno qui, n'ayant pas reçu en temps utile les instructions du général Tabor de renoncer à lever la milice (bien que les dates rendent cette affirmation difficilement admissible), avait affiché plusieurs avis dans ce but dans une partie du rayon ».

Le 23 février, le diplomate anglais écrivait encore : « En examinant soigneusement ces documents (la correspondance échangée entre le général de Tabor et le général Dumoulin) et en particulier la date de l'assurance (le 9) donnée par le général de Tabor au général Dumoulin d'après laquelle la levée était abandonnée, ainsi que la date des instructions données par Hanno (le 13) de mettre à exécution la levée dans sa juridiction, je ne puis faire autrement que d'admettre la justesse de plusieurs des plaintes élevées par le général Dumoulin ».

On ne comprend pas comment le diplomate anglais ait pu suspecter la

Salle PATRIA, rue du Marais, BRUXELLES

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

DIXIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

- 20 novembre, S. G. Mgr du BOIS de LA VILLERABEL, archevêque de Rouen, primat de Normandie : *Jeanne d'Arc, du bûcher à la réhabilitation.*
- 27 novembre, Le Commandant PIERRE WEISS, commandant le Bourget : *Le charmeur de nuages.*
- 4 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les vedettes.*
- 11 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les têtes folles.*
- 18 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les fonctionnaires.*
- 4 janvier, M. HILAIRE BELLOG : *Le génie du peuple anglais.*
- 8 janvier, M. HENRI MASSIS : *Les écrivains que j'ai connus.*
- 15 janvier, M. JEAN YBERNEGARAY, député des Basses-Pyrénées : *Lamartine, orateur de génie.*
- 22 janvier, M. JACQUES COPEAU, lecture.
- 29 janvier, Le Comte de SAINTE-AULAIRE, ambassadeur de France : *Talleyrand, sa vie, son œuvre.*
- 5 février, M. LÉON BÉRARD, ancien ministre de l'Instruction publique, sénateur.
- 12 février, M. MAURICE PALÉOLOGUE, de l'Académie française, ambassadeur de France : *Trois impératrices.*
- 19 février, Le Capitaine CARLO DELCROIX, grand mutilé de guerre, député au parlement italien.
- 26 février, M. LOUIS MADELIN, de l'Académie française.
- 5 mars, Le Comte GONZAGUE DE REYNOLD, professeur à l'Université de Berne, membre suisse à la Commission de Coopération intellectuelle de la S. D. N. : *Où va l'Europe?*

Dix Conférences

de M. ANDRÉ BELLESSORT sur VICTOR HUGO

Pour célébrer dignement le dixième anniversaire de leur fondation par S. Em. le Cardinal Mercier, les *Conférences Cardinal Mercier* offrent à leurs fidèles abonnés l'occasion d'entendre à Bruxelles, les dix conférences que M. ANDRÉ BELLESSORT fera cet hiver, à Paris, à la *Société des Conférences*, sur Victor Hugo.

Prix de l'abonnement à la série des quinze conférences :

Fauteuils et baïgnoires : 150 francs ; parquets, balcons de face et 1^{er} rang de côté : 100 francs ;
balcons 2^e série : 75 francs

La location pour les conférences *Victor Hugo* s'ouvrira au début de décembre. Il ne sera demandé qu'un léger supplément aux abonnés à la série des quinze conférences désireux de conserver leurs places pour ces dix conférences.

La location des places se fait comme l'année dernière, par les soins de la Maison F. LAUWERYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures. Par préférence, les abonnés de l'hiver dernier pourront retenir leur places jusqu'au mercredi 31 octobre.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM. TÉL. : 220.50

Mais sous l'influence de mémoires opposés par le gouvernement belge à la note anglaise du 3, les idées du secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères s'étaient quelque peu modifiées. En outre il devait se douter ou bien que semblable refus aurait jeté la Belgique complètement dans les bras de la France, — ce que lord Palmerston chercha toujours à éviter, — ou l'aurait poussée à vouloir se faire justice elle-même. L'intérêt anglais exigeait d'éviter tout conflit de nature à entraîner une guerre générale, et une rencontre entre troupes belges et diétales dans le Grand-Duché aurait pu provoquer semblable guerre. La brutalité de l'enlèvement de M. Hanno et la connaissance qu'il avait des intrigues néerlandaises dans le Luxembourg (1) achevèrent d'entraîner lord Palmerston dans une intervention pacifique.

« Ainsi que vous l'aviez espéré, écrivait le 28 février, au comte F. de Mérode, M. van de Weyer, ministre de Belgique près la Cour de Saint-James, j'ai trouvé lord Palmerston bien disposé en notre faveur, dans l'entrevue que j'ai eue avec lui le lendemain de mon arrivée à Londres. Le secrétaire d'Etat britannique persiste, à la vérité, dans son opinion, qu'il avait plusieurs fois exprimée, sur l'extrême utilité qu'il y aurait eu pour nous à prévoir les conséquences des mesures administratives prises dans le Luxembourg, au moment où la Diète paraissait nous être hostile et où le roi Guillaume cherchait tous les moyens propres à le débarrasser des obligations qu'il se reprend d'avoir contractées par la convention du 21 mai. J'ai insisté toutefois sur ce que présentait d'odieux l'enlèvement de M. Hanno, violation manifeste du droit des gens, et je suis revenu sur la distinction à établir entre notre tirage de la milice, tel qu'on l'avait ordonné dans le Luxembourg, et une levée effective ou enrôlement. Lord Palmerston comprend et adopte cette distinction, et il est indigné de l'acte de violence exercé contre la personne d'un fonctionnaire belge. Il m'a donc déclaré que l'Angleterre veut se joindre à la France dans la démarche faite par le Cabinet des Tuileries. J'ai vu les premiers projets des notes qui vont être envoyées à Berlin et à Francfort : elles établissent, d'une manière lucide et vigoureuse, le droit que nous avons d'administrer dans toute l'étendue de la province de Luxembourg moins la forteresse; l'illégalité de tout acte par lequel on s'opposerait à l'exercice de ce droit; elles s'élèvent surtout contre l'odieuse prétention de recourir à la force et d'enlever un citoyen belge sur un territoire qui doit rester sacré pour les autorités militaires. Lord Palmerston blâme hautement la conduite du général Dumoulin, soit qu'on le considère comme ayant agi en sa qualité de général prussien, soit qu'il prétend avoir agi comme gouverneur fédéral ou au nom du Roi Grand Duc. Les deux notes contiennent la déclaration que le Cabinet britannique demande réparation pour le passé et sécurité pour l'avenir et qu'il veut maintenir l'exécution des articles dont il s'est constitué garant. On y rappelle aussi l'aveu fait par la Confédération germanique, après l'enlèvement de M. Thorn, qu'elle ne pouvait exercer, même sur la ville de Luxembourg, aucune fonction administrative; et lord Palmerston termine par rejeter sur la Confédération et sur le Cabinet de Berlin toutes les conséquences de l'acte d'agression commis par le général Dumoulin, s'il n'accorde pas la satisfaction demandée. L'envoyé anglais à Francfort est invité à déclarer que la Grande-Bretagne considérerait le gouvernement belge comme complètement autorisé à repousser la force par la force, dans le cas où l'on aurait encouragé le système du général Dumoulin, et qu'alors nous trouverions de l'appui, de la part de nos alliés, pour la défense de nos droits.

bonne foi du gouvernement belge dans ses explications de l'incident Hanno. Si le Cabinet de Bruxelles avait voulu jouer double jeu dans cette question du tirage au sort, il n'aurait pas notifié officiellement aux Cabinets de Paris et de Londres sa résolution d'abandonner ce tirage, d'autant plus qu'il y avait l'Angleterre hostile malgré les inconvénients qu'en présentait l'abandon.

(1) Lord Palmerston sait aussi bien que moi, écrivait M. Wallez, chargé d'affaires de Belgique à Londres, au comte F. de Mérode, le 25 février 1834, quel est le véritable instigateur de l'acte de brigandage commis par le général Dumoulin, quel prince mettait la première occasion de nous provoquer par une insulte grave, il sait que le roi Guillaume, s'il est arrivé au point de regarder la restauration comme une chimère, pense toujours que le partage de notre pays n'est pas une idée chimérique. Le roi Guillaume calcule que ce partage serait l'inévitable suite d'une collision sanglante si nous avions le dessous après en avoir pris l'initiative malgré la France et l'Angleterre. Ce monarque trouverait à la fois les délices d'une vengeance complète et les avantages d'une indemnité partielle dans l'exécution du crime politique dont le projet fut conçu en novembre 1830 et continué d'être caressé, comme une inspiration favorite, par plusieurs personnages qui ne sont pas scrupuleux en l'espèce.

Cependant le langage de ces deux notes qui partiront demain, est moins impérieux que celui de la France. Lord Palmerston croit que son ton produira plus d'impression. Il m'a prié d'ailleurs, bien expressément, de dire aux ministres du Roi que, tout en approuvant la mesure prise par eux d'envoyer des troupes dans le Luxembourg, il nous engage à éviter tout ce qui pourrait fournir au général Dumoulin un prétexte pour mettre la ville de Luxembourg en état de siège et pour étendre le rayon militaire. Lord Palmerston souhaite donc que surtout on ne place point des troupes dans l'enceinte même du *grand rayon*, ce qui pourrait soulever des questions difficiles et délicates, propres à causer de nouveaux embarras. Tout annonce que la Diète ne demande pas mieux que d'amener un moyen de nous faire sortir du Luxembourg allemand, mais lord Palmerston espère qu'elle cédera, quoique à contre-cœur, aux vives instances des deux Cours alliées.

A. DE RIDDER.

Directeur général au ministère des Affaires étrangères
Membre de la Commission royale d'histoire.

(A suivre.)

Sur le tombeau de Ludwig von Pastor

Avec Ludwig von Pastor vient de disparaître un des plus brillants savants de la catholicité. La mort de cet homme est une perte qui doit affecter tout catholique. Il est des centaines de milliers d'hommes dont la mort ne coûte rien au monde; il en est d'autres sur le tombeau desquels il peut pousser un soupir de soulagement. En revanche, il en est dont la mort appauvrit tous les survivants. Ludwig von Pastor était de ceux-ci. Les hommes comme Pastor sont des chefs, ce sont des étoiles au firmament de ce monde, qui, toujours et encore, rappellent l'attention sur les valeurs décisives pour l'humanité.

L'œuvre maîtresse de Pastor est une histoire des Papes de Rome depuis la fin du Moyen-âge. Treize imposants volumes de cette histoire ont été publiés dans toutes les langues du monde civilisé, et trois autres volumes, continuant l'histoire jusqu'à l'an 1800, sont prêts. Dans l'ensemble, ces volumes constituent une puissante apologie de la Papauté. Et ceci, non dans le sens d'un plaidoyer d'avocat qui cherche à influencer par de belles phrases, mais dans celui d'une déposition qui se borne à faire connaître un amas formidable de faits à faire ressortir d'innombrables documents les bienfaits de la Papauté dans les domaines de la religion, de la science, de la littérature, de la politique et de la sociologie.

Comme historien, Pastor est l'égal de Kärner et de König. Il ressemblait à Kärner par son labeur infatigable de douze à quinze heures par jour cinquante années durant, rassemblant les détails puisés dans des centaines d'archives européennes; de König, il avait le coup d'œil génial, la curiosité universelle, le trésor de grandes idées, le profond sentiment des choses, le don d'exposition brillante, tout cela tirant des matériaux amassés les grandes synthèses, les beaux portraits, les admirables tableaux de la culture et des mœurs. Une nouvelle image de la Réforme, de la Renaissance, du Baroque naissant, se dégage du travail mosaïque de Pastor. Les figures importantes de l'histoire : les saints et les pécheurs, les politiciens et les moines, les hommes quelconques et les génies prennent sang et vie sous la plume de Pastor, et semblent sortir du tombeau par delà les siècles pour venir nous saluer. Quelle sève court, quel feu brûle dans ces portraits de Jules II, de Léon X, d'Alexandre VI, de Savonarole, de Charles-Quint,

de Philippe II, de saint Charles Borromée, de saint Ignace de Loyola, de saint Philippe Néri, de sainte Thérèse, que nous présente Pastor!

La Réforme, c'est-à-dire la rupture de certains peuples d'avec l'Eglise-Mère et la Papauté, eut son origine en Allemagne. Chaque rupture, chaque révolution éprouve le besoin, pour se justifier, non seulement d'imposer ses idées nouvelles, mais d'obscurcir, d'amoindrir le passé, l'histoire. Plus certains Allemands protestants se livraient à ce jeu d'obscurcissement et d'amoindrissement de l'histoire de l'Eglise et de la Papauté, et plus il incombait aux vrais catholiques allemands d'opposer à cette perversion de l'histoire, une histoire authentique. De là vient que l'histoire de l'Eglise a été étudiée et écrite plus particulièrement en Allemagne qu'ailleurs. Il suffit de rappeler — au siècle dernier et de nos jours — les noms de Mgr Hefele, de Dollinger (le Dollinger du début), du cardinal Hergenrother, des historiens de l'Eglise Funk, Kraus, Denifle, Grisar, Ehrle et Erhard.

L'extraordinaire accroissement de puissance de certaines dynasties protestantes, en particulier celle des Hohenzollern, dans l'Allemagne du XIX^e siècle, valut un grand renforcement de puissance au protestantisme. Avec ce renfort marchait de pair une propagande intensifiée de la pensée protestante et particulièrement de la présentation protestante de l'histoire de l'Allemagne. Les catholiques devaient-ils se soumettre à pareille propagande? Johannes Janssen trouva que non! Il opposa à la conception protestante de l'histoire sa grandiose histoire catholique du peuple allemand depuis la fin du Moyen-âge, histoire qui détruisait la légende de la Réforme. Ce que Janssen avait entrepris pour l'histoire du peuple allemand, son disciple, Pastor, l'entreprit pour l'histoire des Papes. Là aussi, les historiens protestants propageaient de multiples erreurs. Il est vrai qu'on ne peut refuser à Burkhard, à Reumont, à Voigt, à Gregorovius, à Ranke (qui, dans leur travaux historiques sur Rome et l'Italie, se sont, qui plus, qui moins, occupés de la Papauté), un certain désir d'objectivité, une certaine hauteur de vues. Mais ils ne peuvent voir les hommes et les choses qu'avec des yeux protestants, ils ne jugent qu'à la lumière de la philosophie moderne. Il était nécessaire d'opposer à leurs œuvres une histoire catholique des Papes.

Cette histoire, Ludwig von Pastor l'entreprit.

L'histoire doit être au service de la Vérité. Certes, chacun ne découvre que trop dans les faits ce qu'il y a mis! De là que le matériel de l'histoire est employé à toutes espèces de constructions. Mais s'il n'y a, s'il ne peut y avoir d'histoire tout à fait impartiale, l'historien catholique est le plus dégagé des préjugés; car, grâce à sa certitude que l'histoire ecclésiastique révèle et démontre le mieux l'action et l'œuvre de la Vérité divine, il ne peut être dominé que par une seule pensée: rechercher la vérité historique sans se préoccuper de rien d'autre, la rechercher dans n'importe quelles circonstances, sans regarder à droite ou à gauche, et sans s'attacher à la mode ni aux préjugés.

Tout chercheur part de certains postulats, de certains principes. Il semble donc que le chercheur le mieux équipé n'est pas celui qui part d'une quelconque philosophie à la mode, d'un quelconque intérêt politique du moment, d'un quelconque programme du jour, mais bien celui qui part de l'idée fondamentale de l'Eglise de Dieu, qui, dans les domaines de la religion et de la culture, doit être considérée, même par ceux du dehors, comme réalisant la conception la plus universelle et disposant des meilleures forces éducatrices de la culture humaine et des mœurs.

S'il existe une vérité qui libère vraiment l'homme, même le chercheur, qui le rend universel, le purge de l'égoïsme, l'élève au-dessus des modes du temps, c'est bien la vérité catholique. Ce fait se trouve admirablement confirmé dans l'œuvre de Pastor. Chez quel historien incroyant contemporain trouve-t-on pareil horizon intellectuel, pareille impulsion religieuse avec, en même temps, pareil réalisme, sobre, ne craignant aucune ombre ni aucune dégradation?

L'œuvre d'un Pastor n'est possible qu'au prix du plus grand sacrifice de soi-même, c'est-à-dire du renoncement à tout, même aux plaisirs permis de la vie. La vie peut être conçue de façons fort diverses. On peut, d'un bout à l'autre d'une année, et du matin au soir, s'adonner à un labeur incessant; on peut aussi limiter les heures de travail et faire la part des récréations. On peut s'arranger de façon à entendre toutes les grandes vedettes théâtrales, hommes et femmes, et à être de toutes les réceptions mondaines, avec leurs potins de salon et leurs friandises de buffet. On peut se reposer pendant des mois aux bords des mers du Nord ou du Midi, ou jouir pendant des semaines durant des plaisirs de la chasse à la bécasse ou au chevreuil. Les grands hommes comme Pastor renoncent à de tels délassements: ils concentrent leurs efforts sur leur travail. L'héroïsme est fait de l'abnégation d'un effort incessant. « Les dieux ont mis la sueur avant la gloire », disaient déjà les Grecs. Le Christ a parfait l'œuvre de sa vie en portant sa croix et en se laissant crucifier; et, depuis lors, toute influence salutaire profonde sur l'humanité n'est pour ainsi dire possible qu'au prix de la vie. C'est une vérité âpre, mais aussi une vérité consolante, car elle nous rappelle la nécessaire compensation de là-haut. Le monde serait ordonné de façon insensée et insupportable, si ceux qui l'enrichissent, ses chefs et ses directeurs, devaient ne recevoir aucune récompense spéciale pour leurs sacrifices infinis, et si les hommes ordinaires, les bourdons et les parasites de la vie devaient finir par avoir le même sort final qu'eux après s'être fait tout le bien possible et s'être coulé une vie dans le *dolce farniente*.

L'œuvre de Pastor est une œuvre héroïque qui nous impose un devoir; devoir qui appelle chacun de nous à produire, dans sa sphère propre, le plus d'héroïsme possible, à travailler de son mieux dans l'intérêt de l'Eglise, de la culture, de la société. L'Anglais Carlyle a prêché le culte des héros parce que, disait-il, l'humanité a, dans ses héros, des guides pour les temps difficiles, des soutiens de l'espérance, des sources de force. Il écrit quelque part: « Tout homme droit ne se sent-il pas meilleur quand il rend hommage à ce qui est vraiment au-dessus de lui? Il n'y a pas, dans le cœur humain, de sentiment plus noble ni plus salutaire. Pour moi, il est si bon de penser qu'aucune logique sceptique, aucune trivialité courante, aucune dissimulation ni aucune stérilité d'aucun temps ne peuvent détruire cette loyauté, cette estime idéale, innée, reposant en l'homme. En des temps incrédules, qui deviennent très vite des temps révolutionnaires, bien des malheurs tristes et déprimants sont visibles pour tous. En ces jours-là, il semble que l'indestructibilité du culte des héros soit l'aimant auquel la folle confusion de l'état révolutionnaire ne peut résister. C'est une pierre d'angle à laquelle les choses peuvent se rattacher pour commencer à se reconstruire. Que l'homme honore les héros, d'une manière ou d'une autre, que nous honorions tous les grands hommes et que nous devions toujours les honorer, voilà pour moi le rocher vivant qui, dans les écroulements, est le seul point ferme dans l'histoire des révolutions modernes et, qui, autrement, serait également sans fond et sans bornes ».

Malheureusement, le culte des héros n'est pas aussi prisé de nos jours que Carlyle le supposait. Le signe de la grande décadence de

notre temps, c'est que les hommes, au lieu d'honorer les vrais héros, c'est-à-dire les héros de l'esprit et de la Foi, admirent des pseudo-héros, de préférence ceux qui brillent par la seule prouesse physique : sportsmen, boxeurs, coureurs, aviateurs, etc. Le devoir de ceux qui ont conservé la juste notion des choses n'en est que plus indiqué. Il faut qu'ils mettent les vrais héros sur les sommets, non seulement pour trouver en eux un encouragement et un appoint de forces pour leur travail personnel, mais encore pour en faire des modèles pour autrui.

Sois béni, grand Ludwig von Pastor, pour ton histoire des Papes ! Tu brilles dans les rangs de ceux qui nous enflamment pour l'unique bien nécessaire, car, avec la richesse des philosophies et la main de l'artiste, tu nous a mis sous les yeux un tableau surprenant du Christ survivant à travers les siècles !

Dr JOSEPH ÉBERLE,

Directeur de la *Schönere Zukunft*, Vienne

(Traduit de l'allemand)

Mon filleul découvre saint François d'Assise ⁽¹⁾

II

Notre rencontre avec le Père Rufin alluma, au cœur de Jacques, une passion nouvelle : un saint qui méprisait les « conduites intérieures », avant leur découverte, et qui, au coin des champs, faisait les discours aux oiseaux, exaspéra la curiosité de mon filleul. Il essaya même d'imiter saint François d'Assise et d'obtenir des succès oratoires aussi originaux. Les échecs furent rudes : il voulut porter d'abord la bonne parole aux hirondelles et aux moineaux ; mais ils lui filèrent sous le nez ; il se rabattit modestement sur les poulets de la basse-cour ; mais il dut constater qu'une poignée de grains les rassemblait beaucoup mieux qu'une harangue ; il se promena pieds-nus dans la maison ; il fit une tentative sur la rue dans une tenue sommaire qu'il jugeait franciscaine ; mais sa mère désapprouva ces initiatives avec une telle sévérité qu'il n'insista pas ; enfin, il tenta de convertir ma vieille servante, Marie-Yvonne, au culte de la pauvreté ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la brave femme, qui est Tertiaire, en savait sur ce sujet beaucoup plus que lui, et il dut battre en retraite assez précipitamment.

Il alla demander à ma bibliothèque et à ma science quelques consolations qui ne lui furent pas refusées.

— Parrain, pourquoi saint François a-t-il prêché aux oiseaux au lieu de prêcher aux chiens et aux chats ? Peut-être les aurait-il réconciliés ?

— Il les aurait réconciliés certainement. Car il a fait quelque chose de bien plus difficile que cela : il a réconcilié des hommes avec un loup ; et, ce qui est le comble, il a réconcilié des hommes entre eux. Cette dernière opération est, de beaucoup, la plus pénible...

— Pourquoi ?

— Parce que l'homme est, en réalité, la plus méchante bête de la création. Il y a d'illustres farceurs, dont plus tard tu liras les livres, qui nous ont raconté que l'homme naissait naturellement bon, etc. C'est de la blague ! Mets deux enfants, deux tout petits, en présence d'un seul polichinelle, qu'est-ce qu'ils feront ?

— Ils se battront pour l'avoir....

— Parfait ! Et lequel l'aura ?

— Le plus fort....

— Eh bien ! sois sûr qu'en vieillissant les hommes, livrés à eux-mêmes, ne changent pas beaucoup : le polichinelle, c'est la richesse, le pouvoir, les honneurs, etc. Les coups sont distribués avec des instruments plus perfectionnés ; mais le résultat est

sensiblement le même : le plus fort rosse le plus faible et prend le polichinelle, qui, d'ailleurs, est quelquefois cassé dans la bagarre...

— Et saint François d'Assise a empêché cela ?

— Oui, le plus souvent qu'il l'a pu. Il a remporté, dans cet ordre d'idées, des succès éclatants. Et, en tout cas, il a rappelé aux hommes quelques vieux principes, destinés à corriger leur abominable nature, et qui de son temps étaient un peu oubliés : comme ils le sont du nôtre... Ces principes sont, tout simplement, ceux de la charité chrétienne : saint François s'est contenté de les reprendre dans l'Evangile. Mais il les a prêchés sous une forme si personnelle, il les a appliqués avec un tel enthousiasme et une telle abnégation, qu'il a triomphé où les autres échouaient, et qu'il a ramené la paix parmi les combattants les plus irréductibles : faire s'embrasser des chiens et des chats n'aurait été qu'un jeu à côté des prodiges qu'il a réalisés...

— J'aurais tout de même voulu voir des chiens et des chats s'embrasser. C'eût été drôle...

— Pas plus drôle que de voir un loup aller, dans une ville, quêter sa nourriture de porte en porte, surtout quand ce loup avait été pendant longtemps la terreur de ceux-là mêmes qui maintenant lui donnaient à manger ; pas plus drôle que de voir des brigands se convertir, du jour au lendemain, parce qu'ils étaient touchés par l'humilité d'un Frère Mineur qui, sur l'ordre de saint François, venait leur demander pardon de leur avoir dit quelques vérités un peu rudes...

— Demander pardon à des brigands, quelle idée !

— Oui, quelle idée ! Et quelle idée aussi d'avoir marché au-devant d'un loup pour lui apporter des paroles de pardon au lieu de lui distribuer des coups de trique...

— Des coups de fusil !

— Non, les fusils, en ce temps-là, n'étaient pas encore inventés ; on ne s'en battait pas plus mal ! Si les idées de saint François, sur la conversion des loups et des brigands nous paraissent étranges, je crains bien que la faute n'en soit qu'à nous ! Nous pensons qu'à suivre, sur ce point, son exemple, nous tomberions dans les pires mésaventures, auxquelles nous préférons ne pas nous exposer... Mais les catastrophes que nous redoutons ne proviennent-elles pas précisément de ce que nous n'avons pas eu le courage d'acquiescer les vertus qui ont fait de saint François d'Assise le sublime apôtre de la paix ?

— Quelles vertus, parrain ? Quelles sont les vertus qui permettent de réduire les loups à l'état d'animaux domestiques ?

— La pauvreté et la charité... au degré héroïque ! Mais redoute les confusions : ici, elles seraient graves. Tu risquerais de faire de saint François un dompteur, d'une espèce un peu supérieure, un charmeur d'oiseaux, un peu mieux doué que les autres... Depuis que ce pauvre saint François est devenu un personnage à la mode, il y a des tas d'imbéciles qui ne se le représentent plus qu'avec un pigeon sur l'épaule droite, une hirondelle sur l'épaule gauche, une brebis du côté droit, et, du côté gauche, un loup qui fait le beau pour avoir des morceaux de sucre... C'est tout juste si on ne lui fourre pas quelques cigales dans son capuchon !

— Il est à la mode, saint François ?

— Hélas ! Les uns ont fait de lui un philosophe panthéiste, ce que je ne peux pas t'expliquer parce que tu n'y comprendrais rien malgré tous mes efforts ; et les autres l'ont célébré comme un précurseur de la société protectrice des animaux, ce qui a l'avantage d'être plus anodin. Assise est devenue un rendez-vous de snobs, qui dissertent sur la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, en mangeant des glaces et de petits gâteaux ; la Portioncule, ou tout au moins la place qui l'entoure, est transformée en un immense garage pour automobiles ; et l'on part pour l'Alverne, où saint François fut crucifié dans sa chair par amour pour Jésus crucifié, comme on part pour Trouville, pour Biarritz ou pour Monte Carlo... Le saint François de tous ces gens-là, c'est un saint François de pacotille, qui ressemble au vrai comme une caricature à un portrait. Le saint François de Maryvonne est mille fois plus authentique...

— Qu'est-ce qu'il a de particulier le saint François de Maryvonne ?

— Maryvonne, comme la plupart des paysannes de son âge, n'a jamais fait d'études. Elle sait lire ; mais sa bibliothèque est beaucoup plus modeste que la mienne : un livre de messe, le Manuel du Tiers-Ordre et un livre de cuisine... Je ne serais d'ailleurs pas étonné qu'elle connaisse par cœur le contenu de ces trois volumes... Elle a, sur l'Italie, des idées extrêmement confuses,

(1) Voir la *Revue* du 12 octobre 1928.

ét, sur le XIII^e siècle, des idées plus confuses encore... Quand elle dit saint François d'Assise, elle imagine certainement que « d'Assise » forme le nom de famille de saint François, qui devait être noble puisqu'il y a un « de »... Elle le fait vivre dans un pays lointain, à une époque lointaine, et cela suffit à ses préoccupations d'ordre historique... Lorsqu'il s'agit au contraire des vertus du Saint, de son esprit de pauvreté, de son humilité, de son obéissance et de sa soumission à l'Église, surtout de son ardente charité, qui l'a fait appeler le Père Sraphique, je suis persuadé que Maryvonne donnerait des leçons à tous les snobs et même à un certain nombre de savants...

— Elle te donnerait des leçons à toi, parrain?

— Je ne suis pas un savant et je m'efforce de ne pas être un snob... Mais je suis bien sûr que Maryvonne pratique mieux que moi les vertus franciscaines...

— Elle est pauvre?

— Elle n'est pas riche, puisqu'elle est domestique, depuis plus de quarante ans dans notre famille, où elle a vu naître ta mère... Mais cela, c'est la pauvreté involontaire : une domestique honnête ne peut pas s'enrichir, au moins dans des milieux modestes comme le nôtre. Voici ce que tu ignores : Maryvonne, au lieu de mettre de côté l'argent de ses gages, pour pouvoir s'accorder, lorsqu'elle serait plus vieille, un peu de bien-être, l'a totalement dépensé à élever deux orphelines, les enfants de sa sœur, qui sans elle seraient tout à fait abandonnées. Aussi est-elle beaucoup plus pauvre qu'elle ne l'aurait été si elle avait porté ses économies à la caisse d'épargne. Et, cette fois, c'est de la pauvreté volontaire, une pauvreté au-devant de laquelle Maryvonne est allée de son plein gré, par amour pour Dieu et pour son prochain, et afin de se conformer au véritable esprit de saint François. Tu as la pauvreté franciscaine... à domicile, et tu ne t'en étais jamais douté! Tu vois que c'est quelque chose de très simple, qui peut s'expliquer sans grandes phrases, sans grands mots, et qu'un enfant de ton âge peut aisément comprendre... Les difficultés ne commencent qu'avec la mise en pratique de cette vertu... La nature se rebiffe et il faut la dompter...

— Alors, parrain, Maryvonne est une sainte? Elle est souvent de mauvaise humeur...

— Surtout, quand tu l'exaspères...

— Les saints ont le droit d'être de mauvaise humeur?

— Oui, si tu appelles mauvaise humeur une légitime indignation... Mais je n'oserais pas affirmer que Maryvonne soit une sainte, pour plusieurs raisons que je préfère ne pas confier à ton indiscretion. Quoiqu'il en soit, j'ai la certitude qu'en se dépouillant pour venir en aide aux enfants de sa sœur, elle s'est plus approchée du cœur de saint François que les innombrables raseurs qui font des conférences sur le Poverello, que les innombrables artistes qui le représentent dans une arche de Noé, que les innombrables écrivains qui accumulent livres sur articles et articles sur livres, et même que les innombrables savants qui dissertent à perte de vue, et dans toutes les langues, sur la critique des sources et sur la filiation des manuscrits...

— Pourquoi tant de gens s'occupent-ils de saint François? Surtout, pourquoi tant de peintres et tant de sculpteurs? J'ai regardé tes images : c'est effrayant comme il y en a! J'en ai trouvé plus de quatre cents dans tes livres et tes albums...

— Oui, et ma collection est prodigieusement incomplète...

— Pourquoi tant d'images? Pourquoi?

— Lorsque tu me disais l'autre jour, au cours de la promenade où nous avons rencontré le Père Rufin, que les Capucins te paraissaient fous, parce qu'ils avaient renoncé à tous les plaisirs que procure l'argent, je t'ai vivement félicité d'avoir répété, sans l'en douter, à sept cents ans d'intervalle, ce que les contemporains racontaient de saint François. Aujourd'hui, tu me reposes la question de Frère Masseo...

— De qui?

— De Frère Masseo, un des premiers compagnons de saint François...

— Ils ont des noms bizarres, tes Franciscains! Je n'ai jamais entendu des noms pareils : Rufin, Masseo...

— Et encore tu ne connais pas Junipère! Mais n'embrouillons rien! Tu as repris, sous une forme à peine modernisée, le problème posé au chapitre X d'un livre délicieux, que tu apprendras plus

tard à mieux connaître et qui s'appelle les *Fiorelli*, c'est-à-dire les petites fleurs, les petites fleurs de la vie de saint François d'Assise. Lis-nous cette traduction, car les *Fiorelli* sont en italien, et tu verras que tu n'as rien inventé.

Jacques prit le livre que je lui tendais, le retourna en tous sens et conclut sans enthousiasme :

— Pas d'images!

— Va toujours! Tu viens de me dire que, des images, tu en avais découvert quatre cents ailleurs. Cela te suffit pour quelque temps!

— « Comme saint François demeurerait une fois au lieu de la Portioncule avec Frère Masseo de Marignan, homme de grande sainteté et discrétion, et qui parlait de Dieu avec beaucoup de grâce, ce pour quoi saint François l'aimait beaucoup, il advint qu'un jour saint François revenait de la forêt où il était allé prier, et, à la sortie, il rencontra Frère Masseo qui voulait éprouver son humilité et qui lui dit comme en se moquant de lui : « Pourquoi à toi? Pourquoi à toi? Pourquoi à toi? » Saint François répondit : « Qu'est-ce que tu veux dire? » Frère Masseo répliqua : « Je demande pourquoi tout le monde court après toi et semble désirer de te voir, de t'entendre et de t'obéir? Tu n'es pas un bel homme, tu n'es pas très savant, tu n'es pas noble. Comment se fait-il donc que tout le monde court après toi? »

— Tu peux t'arrêter là. Je te résume, en deux mots, la réponse de saint François qui démontre combien profonde était son humilité, mais qui à nous autres, il faut bien l'avouer, ne donne pas entière satisfaction. Saint François conclut que Dieu l'avait choisi pour accomplir de grandes choses, parce qu'il était la plus abjecte des créatures et le plus vil des pécheurs...

— Il va un peu fort, saint François!

— Oui, aussi ne sommes-nous pas ici obligés de le croire. Mais ce qui nous intéresse, ce n'est pas sa réponse : nous connaissons, par ailleurs, l'humilité de saint François. Tu demandais : Pourquoi tant de gens s'occupent-ils de lui? Et Frère Masseo : Pourquoi tout le monde court-il après lui? Tu vois, Jacques, que tu parlais comme un vieux Franciscain! Tu fais déjà de grands progrès!... Frère Masseo constatait ce qui se passait du vivant de saint François : les hommes, qui quelques années plus tôt le tournaient en ridicule, se précipitaient au-devant de lui et essayaient de toucher le bord de sa misérable tunique. Toi, tu constates ce qui se passe depuis sa mort ; et, en découvrant combien nombreux sont ses portraits, combien variés les épisodes où il est représenté, en ne t'occupant que des œuvres des artistes, en négligeant celles des poètes, des historiens, des savants, qui pour le moment ne t'intéressent guère, tu jettes le même cri : Quelle était donc la puissance mystérieuse de ce Saint qui entraîne les foules du XX^e siècle, comme il entraînait celles du XIII^e?

— Et alors, parrain, que faut-il dire?

— Mon pauvre Jacques, ce n'est pas simple ; et toutes les élucubrations que l'on nous a infligées sur ce thème, en ces dernières années surtout, sont suffisamment obscures et contradictoires pour que nous ne leur accordions point une confiance illimitée. Je me demande si la meilleure méthode ne consisterait pas à faire, nous aussi, mais avec de plus justes motifs que saint François, un grand acte d'humilité et à nous bien persuader que lorsqu'un homme nous dépasse à ce point, de toute l'incomparable splendeur de sa sainteté et de son génie, nous risquons de balbutier très convenablement si nous nous méfions de vouloir le disséquer et analyser les causes de l'influence qu'il a exercée. Après quoi, il nous sera peut-être moins difficile de comprendre que nul n'a jamais mieux réalisé que ce misérable moine, tout déguenillé, la sublime parole : Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît...

Jacques me jeta un regard chargé d'angoisse :

— Je ne vois pas comment cela explique que saint François soit ici populaire et si aimé des artistes...

— Saint François, depuis sa conversion, n'a voulu qu'une seule chose : imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ aussi parfaitement que cela est possible à un homme, dans sa pauvreté surtout et dans les souffrances de sa passion. Pour atteindre ce but, il a renoncé non seulement à ses richesses, mais encore à lui-même, ce qui signifie qu'il n'a plus désiré rien de ce qui lui plaisait et qu'il s'est imposé les privations les plus rudes. Il a été l'apôtre de l'amour et de l'amour seul. Dans la ferveur de sa charité, il a

embrassé les grands et les petits, de préférence les plus humbles, les bons et les mauvais, de préférence les mauvais. Il nous a appris par la conversion du loup et des brigands, pour ne citer que ces exemples, que la charité devait s'exercer aussi à l'égard des méchants et qu'elle était capable, mieux que les châtements, de les ramener au bien. Cet amour s'est reporté sur toutes les créatures, animées et inanimées, par lesquelles Dieu nous témoignait de sa bonté; et il s'est manifesté en des épisodes si dramatiques, avec une telle vérité, une telle originalité, dans l'expression, que les poètes et les artistes en ont été comme bouleversés et se sont mis à l'école de ce pauvre petit moine qui leur apportait des leçons si nouvelles et si fécondes. Saint François n'a cherché que la gloire de Dieu et le salut des âmes; et il a reçu, outre la récompense éternelle, une récompense humaine à laquelle il n'avait jamais songé : la gloire, la gloire la plus pure et la plus belle peut-être, de l'histoire... Prendre la route de la pauvreté et trouver la gloire au bout!.. Saint François aimait à appeler ses frères les jongleurs de Dieu; eh bien, il n'y a jamais eu de jongleur des hommes qui ait réalisé un pareil prodige!..

Au mot jongleur, Jacques, qui m'écoutait avec toute l'attention dont il peut disposer, mais qui manifestement était à bout de forces, se jeta sur les mains et fit une pirouette en s'écriant :

— Voilà ma vocation! Je serais un jongleur de Dieu!

— C'est parfait! Tu seras un jongleur en l'honneur de saint François d'Assise, comme tu seras un pèlerin en l'honneur de saint Jacques. Les deux vocations s'accordent admirablement, car la vie des jongleurs était la même que celle des pèlerins. Je crains cependant que tu ne puisses mettre tout de suite tes projets à exécution... Je redoute, par exemple, quelque opposition de la part de ta mère... Mais qu'à cela ne tienne! Si tu veux écouter la leçon de saint François d'Assise, je connais d'autres moyens de l'imiter que ceux que tu as déjà essayés sans aucun succès...

Jacques rougit violemment :

— Tu sais?... murmura-t-il.

— Très bien! Je t'ai entendu moi-même commencer ton discours : « Mes frères, les poulets... ». D'ailleurs, ce discours, tu ne l'as pas achevé, parce que ton auditoire est parti... Ta mère m'a raconté tes autres mésaventures, sur les traces de saint François... Voici qui serait beaucoup plus simple : avoir pour tous ceux qui sont malheureux une pitié agissante; faire aux pauvres, quand tes moyens financiers te le permettent, une petite aumône; leur dire, à l'occasion, une parole affectueuse, dont ils sentent qu'elle sort du cœur; t'imposer parfois quelque menue privation : ce qui pourrait avoir encore l'avantage de t'éviter des indigestions; ne pas martyriser les animaux en général, ni ton chat en particulier; surtout, surtout, ne jamais oublier que l'obéissance est une vertu franciscaine, qui a mérité d'être figurée allégoriquement à la place d'honneur de la basilique d'Assise...

Jacques écoutait, un peu penaud, quand survint Marie-Yvonne. Il en retrouva immédiatement tout son entrain, et se jeta au cou de la vieille paysanne, surprise par le choc, en s'écriant :

— Ah! Maryvonne, parrain m'a dit que vous étiez une vraie franciscaine, que vous imitez saint François d'Assise beaucoup mieux que moi. Savez-vous ce que vous êtes, Maryvonne?... Vous êtes une jongleuse de Dieu!..

— Seigneur Jésus, qu'est-ce que c'est que ça?

Mais Jacques, entendant miauler son chat, embrassa Marie-Yvonne sans répondre et fila, au plus vite, faire sur cet animal une nouvelle application des principes franciscains.

— Qu'est-ce que Monsieur a dit à cet enfant?

— Rien... que je connaissais une brave femme qui ne se contentait pas d'être Tertiaire de titre, mais qui l'était encore de fait, au prix de ses économies, de ses économies entières...

— Oh, Monsieur! C'était si simple! Est-ce que je pouvais laisser mourir de faim ces pauvres petites filles? Tout le monde aurait fait comme moi...

— J'en doute fort!..

Marie-Yvonne n'aime point ce sujet de conversation! Et voilà pourquoi elle s'en alla au plus vite voir ce qu'il advenait de Jacques, de son chat et de saint François d'Assise...

ALEXANDRE MASSERON.

Un trust pontifical

Trois instituts scientifiques de la Compagnie de Jésus viennent d'être associés plus étroitement. Et l'initiative de ce trust n'est pas du pape noir, du Général de la Compagnie de Jésus, mais du Pape blanc, du Souverain Pontife.

La préoccupation de la coordination et de la concentration des efforts catholiques restera une des caractéristiques du Pontificat de Pie XI. Il est bien le Pape de notre époque, du siècle des cartels et des consortiums. Economie plus rationnelle des efforts et de la dépense, afin d'accroître le rendement dans toute la mesure des possibilités, tel est le mot d'ordre de l'activité industrielle et financière d'aujourd'hui. Et tel est le mot d'ordre pontifical de l'activité apostolique. Et ainsi, l'adage se réalise une fois de plus que le surnaturel ne contredit pas la nature, mais qu'il la prolonge et qu'il s'y enracine.

Une des gloires les plus brillantes de la Compagnie de Jésus est d'avoir été chargée par la Papauté des principales institutions scientifiques de la Ville Eternelle : l'Université grégorienne, l'Institut biblique et l'Institut oriental.

Or, ces trois Instituts, bien que gérés par des frères en religion, vivaient une vie presque absolument autonome. Par un *Motu Proprio* daté du 1^{er} octobre 1928, Sa Sainteté vient de les jeter d'autorité dans la voie de la collaboration et de la concentration.

Pie XI énumère les principaux avantages qui résulteront de cette concentration organisée des trois Instituts pontificaux de la Compagnie, qui désormais ne formeront plus qu'une seule Université de Sciences ecclésiastiques.

Avantages scientifiques : collaboration plus étroite et plus organisée des maîtres dans leurs recherches et leurs publications. Les recherches spéciales ont besoin des lumières et du contrôle de la science plus synthétique. Et réciproquement, les études générales, pour ne pas être en l'air, doivent s'appuyer sur les conclusions des spécialistes et recourir à la certitude et à la précision de leur documentation.

Et pourquoi trois bibliothèques? Une bibliothèque en trois sections, avec dans chacune, un catalogue de l'ensemble, évitera les doubles emplois et constituera un instrument de recherche scientifique bien supérieur en même temps que plus facilement utilisable.

Avantages non moins considérables pour les étudiants des trois instituts : économie de professeurs et supériorité de l'enseignement. L'Université grégorienne a institué progressivement des cours, facultatifs ou obligatoires, de sciences bibliques et de sciences orientales. Car la science théologique n'est plus possible sans une sérieuse initiation à ces sciences spéciales. Ces cours sont supprimés. Les élèves de la Grégorienne iront prendre ce qui leur convient des cours de l'Institut biblique et de l'Institut oriental. De même, les cours de philosophie, de théologie, d'histoire générale que l'Institut biblique et l'Institut oriental avaient dû procurer à leurs élèves seront avantageusement remplacés par les cours de l'Université grégorienne sur ces matières. Chacun des trois Instituts pourra ainsi déployer toute son activité dans le sens de sa spécialité et de sa compétence sans qu'il en résulte pour les élèves le danger qu'un professeur de la Sorbonne a justement et spirituellement qualifié de régime cellulaire de l'intelligence.

La Grégorienne, qui entre dans ses nouveaux immeubles, conserve donc le privilège de conférer le doctorat et la maîtrise en philosophie, en théologie et en droit canon. Elle conserve également son Ecole supérieure de culture religieuse, qui est comme une porte de cette institution ecclésiastique ouverte sur la société laïque.

L'Institut biblique confère le doctorat en Ecriture Sainte. Il a une maison d'étude secondaire, une sorte de succursale à Jérusalem. Il est soustrait, par le *Motu Proprio*, à l'autorité de la Commission Biblique et placé immédiatement sous la direction du Saint-Siège. Nouvelle forme d'exemption. Nouvelle marque de confiance et de gratitude du Souverain Pontife à l'égard de la Compagnie de Jésus.

Enfin, l'Institut biblique, dont la récente encyclique *Rerum Orientalium*, nous a décrit l'organisation et la haute mission d'illumination et de pacification, donnera le doctorat en Sciences orientales.

Il est à remarquer la prudence avec laquelle est opérée cette concentration des Instituts supérieurs de la Compagnie de Jésus. L'autonomie de chacun dans son travail particulier reste intacte et intangible. Aucune limitation, aucune entrave n'est à craindre. Seule est prévue et ordonnée une collaboration positive qui ne portera ombrage à aucune susceptibilité scientifique.

La sagesse de cette mesure pontificale devrait servir de modèle à tous les efforts de coordination et d'unification. C'est la crainte des confusions qui provoque les méfiances. La liberté d'accomplir sa mission propre doit être garantie à toute œuvre et à toute institution qu'on invite à entrer dans le cadre d'une organisation plus vaste.

Ainsi faut-il comprendre, notamment, l'unité organique de l'Action catholique. En s'incorporant dans un organisme général, les groupements spéciaux doivent avoir la certitude que cette participation à une vie et à une activité qui les dépasse et qui les déborde n'entraînera pas pour eux une sorte de déliquescence, mais au contraire un affermisssement et un accroissement de leurs énergies particulières.

LOUIS PICARD.

Plusieurs livres

I. — « L'Oratoire » d'André George.

Avec ses deux collections des « Grands ordres monastiques » et de la « Vie chrétienne », j'ose dire que l'éditeur Bernard Grasset a bien marqué sa place dans le renouveau catholique de notre temps. Elles témoignent, toutes deux, pour l'éternelle jeunesse de l'Eglise du Christ. Et, au lendemain de la guerre la plus effroyable que l'on ait vue, elles apportent encore à l'Univers meurtri le salut désiré, le salut merveilleux du Divin Ressuscité : « Que la Paix soit avec vous ».

Paix dans toute la vie du Messie, du *Gloria* des anges de Noël au soir ineffable d'Emmaüs, dans toute cette vie que le R. P. Allo a présentée d'une manière si forte et si savante aux pages de son livre *le Scandale de Jésus*. Paix dans la *Vie chrétienne au premier siècle de l'Eglise*, vie toute proche du souffle même de son Fondateur, toute pèrie de charité, modèle parfait de toute vie sociale, et dont le R. P. Lebreton s'est fait, à travers saint Paul et saint Jean, le biographe énamouré dans une langue pure et un style simple, avec cette connaissance profonde des doctrines, des hommes et des événements que l'on se devait d'attendre de l'éminent historien du Dogme de la Trinité (1). Paix dans *l'Union des Eglises* de l'abbé Journet, où l'on entend l'écho des conversations de Malines, où passe le grand souvenir du cardinal Mercier, où l'on comprend que la Paix ne saurait être acquise par des compromis et que toutes les Eglises, pour qu'elles soient vraiment un seul troupeau sous un seul pasteur, doivent rentrer dans cette unique Eglise que le Christ lui-même a fondée sur Pierre et dont le pape Pie XI nous rappelait tout récemment le droit imprescriptible.

Et Paix encore dans l'ordre ancien et toujours nouveau du Patriarcat de l'Occident, dans ce grand ordre de prière et de travail que M. Edouard Schneider nous a présenté dans *les Heures bénédictines*. Paix dans la *Vie dominicaine* que M^{lle} Renée Zeller nous a décrite avec un si grand charme et une si solide piété. Paix enfin, dans cet ordre, si l'on peut dire, séculier, dans cet ordre de prêtres adonnés à toutes les formes de l'apostolat sacerdotal qu'est l'Oratoire de Bérulle et de Gratry, cet *Oratoire* dont M. André George nous donne aujourd'hui, de la plume le plus fine et la plus souple, le dessin le plus approfondi.

Des prêtres du Christ, de vrais prêtres du Christ, le sel de la terre, un sel qui ne s'affadisse point, tels sont les hommes que Philippe Néri, en Italie, que Bérulle et Condren, en France, ont voulu former et grouper.

De saint Philippe Néri, André George trace un portrait plein de grâce et d'enjouement qui rejoint les *Fioretti*. Comme le Poverello d'Assise, le fondateur de l'oratoire italien apporte dans sa sainteté, je ne sais quoi de dansant, un air de comédie qui ne craint même pas le rire. Qu'il tire la barbe de l'un des suisses du pape, qu'il se rase d'un seul côté, qu'il déconcerte par des facéties qui prétendent voir en lui un saint, nous savons bien qu'il est toujours à la poursuite de cette joie parfaite dont frère Léon entendit un jour la bouche séraphique lui faire le plus étonnant et le plus magnifique éloge (1). Tout cela, André George le développe en de belles pages humaines, chrétiennes. Et quand Bérulle fonde l'oratoire en France, lui aussi, dans toute sa gravité, dans son grand air Louis XIII, n'est-il pas plein de l'esprit franciscain, et sa spiritualité ne remonte-t-elle pas à celle de saint Bonaventure ?

Historien sans parti-pris, André George se plaît à saluer cette parenté de l'oratoire, comme celle qu'il a encore avec l'ordre de saint Benoît — continuant après tout l'*opus Dei* jusque dans l'oratoire, comme celle qu'il eut dès ses débuts avec la Compagnie de Jésus et qui, malgré les oppositions et les combats du XVII^e siècle, s'est continuée, se continue.

Sur une rivalité trop humaine, sur les périls possibles de l'oratoire, ces périls que l'on a bien vus à l'époque du jansénisme ou au temps de la révolution française, j'aime qu'André George, fût-ce pour la grande et juste piété qu'il professe pour l'oratoire, ne dissimule point le vrai. Certes ! il ne croit pas devoir insister sur les maux et les manques. Et il a raison. Cela est chrétien. Mais si légère que soit la touche dont il les marque, elle y est. « Sur la grande route catholique, dit-il au sujet des affinités avec Port-Royal, ils étaient assurément — et Condren surtout — à l'extrême bord de droite. D'autres, et qui n'étaient plus des saints, auront glissé ». Que d'autres encore aient passé aux « philosophes » du XVIII^e siècle, qu'ils se soient appelés Billand-Varenne ou Daunon, loin de le nier, André George le rapporte « à un risque latent », mais à un beau risque : celui de la liberté oratorienne.

« L'Oratoire, écrit-il, est basé sur un équilibre où s'opposent harmonieusement deux forces : autorité, liberté. Cette quadrature du cercle trouve ici sa solution, parce que l'impossible des sociétés ordinaires, est le possible des communautés religieuses... Mais qui dit équilibre dit risque. Ici moins qu'ailleurs, on est à l'abri de ces grandes hérésies épidémiques qui désolent parfois une contrée religieuse. Si la charité faiblit, c'est l'unique lien qui se perd ; que la liberté dégénère, c'est l'équilibre rompu ».

Mais j'ai hâte, moi-même, de laisser les ombres. Je ne veux que montrer à quel point André George est un historien exact, scrupuleux. Il ne sait pas moins, il sait, d'abord, et il montre quelle est l'ardente charité qui unit et anime l'Oratoire, quelle haute spiritualité en fait un foyer de vie chrétienne.

L'Oratoire n'ignore ni saint Augustin, ni saint Thomas d'Aquin. Son livre, cependant, son livre de communauté, si je puis dire, c'est le Livre, la Bible, et surtout le Nouveau Testament, et surtout l'Evangile. La figure du Christ, certes, est le centre de toute âme catholique. Et peut-être André George, malgré toutes ses précisions, toutes ses nuances, tous ses rappels, serait-il trop tenté de réserver à la doctrine de l'oratoire béruillien le nom qu'il risque de *christocentrisme*. Ce qu'il faut reconnaître, c'est que partout, dans la spiritualité de Bérulle et de ses disciples, on rencontre les noms de Jésus et de Marie comme dans les armes de leur congrégation elle-même. Et la prière qui leur est chère, « la grande prière de l'oratoire », montre mieux que je ne saurais dire cette préoccupation constante, cette obsession sainte et voulue, cette possession divine :

O Jesu vivens in Maria, veni et vive in famulis tuis, in spiritu sanctitatis tuæ, in plenitudine virtutis tuæ, in perfectione viarum tuarum, in communitate mysteriorum tuorum : dominare omni adversæ potestati, in Spiritu tuo, ad gloriam Patris, Amen.

Comment aurais-je pu me tenir de citer ces lignes sublimes auxquelles il me semble que converge tout le livre d'André George,

(1) Dans le livre de Louis Ponnelle et Louis Bordet sur saint Philippe Néri, nous voyons aussi combien il se plaisait aux Laudes de Jacopone de Todi.

(1) En vérité, ce livre, dont je voudrais parler beaucoup plus longuement, pourrait porter en épigraphe la divine parole : « je vous donne un commandement nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres ; que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. C'est en ceci que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres ». (Ev. selon saint Jean, XIII, 34, 35.)

ou dont il rayonne. Magnifique texte béruillien, écrit-il lui-même, devenu la prière de saint Sulpice par Condren et Olier, qu'admirait Bremond, dont le P. Lagrange dit en tête de son grand *Saint Mathieu* qu'il est véritable moelle de l'Évangile, et dans quoi le maître des novices, qui l'avait pris pour sujet de retraite en 1924, voyait la « formule même de la piété oratoire ». Jésus y est tout et tout Jésus y est, si bien qu'il faut l'appeler en effet la « méditation fondamentale de l'Oratoire ».

Oui, c'est par Jésus que l'on va au Père, c'est Jésus qui envoie l'Esprit. Marie est vraiment, selon le grand vers de Dante, la face qui le plus ressemble au Christ. Et tous les saints et toutes les saintes le sont dans la mesure où ils se rapprochent du saint par excellence, où ils reproduisent quelque perfection du divin Modèle. Mais il faut lire les deux grands chapitres d'André George sur l'« Esprit de l'Oratoire » et sur la « spiritualité de l'Oratoire » pour voir quelle doctrine et quelle piété Béruille et les siens développent autour d'une grande pensée catholique. On s'explique avec quelle allégresse, l'Oratoire s'est épris de Newman (1), et aussi comment Henri Bremond devait unir dans un même culte l'illustre converti anglais du siècle dernier et le saint cardinal français. Ai-je tort de trouver encore dans les bienfaisantes notes de l'abbé de Tourville, *Lumière et Vie*, comme un prolongement de ces deux grandes voix?..

Mais je ne finirais point de parler du livre d'André George et de dire les échos et les réflexions qu'il éveille en moi. Il a exprimé lui-même, avec justice, dès son avant-propos, tout ce qu'il doit à Bremond. Mais les lecteurs de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux*... trouveront en retour dans ce nouveau petit volume sur l'Oratoire bien des compléments et des aperçus nouveaux. Si quelqu'un s'avisait de chercher à son auteur une querelle pareille à celle qu'un rédacteur du *Mercury de France* vient de faire à M. André Maurois pour son *Ariel* et pour son *Disraëli*, je m'assure qu'il serait aussi facile à M. André George de prouver qu'il ne s'est point contenté de résumer, de montrer l'originalité de son œuvre et la variété de ses sources, que ce l'a été au bel écrivain des *Silences du colonel Bramble* (2).

Historien en outre de la restauration de l'Oratoire par Gratry et Pététot, il nous conduit jusqu'à l'Oratoire actuel des Baudrillart et Sanson — auxquels il convient d'ajouter le nom du P. Ponsard, dont la Retraite pascalle à Notre-Dame de Paris sur le *Bonheur du chrétien* a été si justement remarquée, André George nous fait pénétrer enfin à l'intérieur de l'Oratoire et, si j'ose dire, il nous fait réaliser à quelle profondeur la doctrine et la piété de Béruille sont venues par le novice et le prêtre de son Institut.

Dirai-je une fois de plus, quelle langue pure, quel style aisé et charmant donnent à ce livre le ton de l'« honnête homme », de l'humanisme chrétien? Qui soutiendra que l'érudition et la spiritualité sont des dames austères? Elles ont ici clair et gracieux visage de jeunes filles.

II. — Saint Philippe Néri et la Société romaine de son temps (1515-1592) (3).

Bien que la *Revue catholique des Idées et des Faits* ait déjà publié, dans son numéro du 27 avril dernier, la très belle et très attachante lettre que S. G. Mgr Baudrillart, lui-même prêtre de l'Oratoire, a écrite à l'abbé Louis Bordet, pour cet admirable *Saint Philippe Néri* qui devait constituer la thèse de doctorat es-lettres de l'abbé Louis Ponnelle, mort sur le champ de bataille, je pense que l'on ne me reprochera pas de ne vouloir point quitter l'Oratoire sans revenir encore à un pareil monument. Ouvrage d'une érudition impeccable, d'une précision historique sans défaut, il se lit avec autant d'intérêt qu'une biographie romancée. Je ne vois à lui comparer, de ce point de vue, que le *Louis XI*, de Pierre Champion. Et ai-je tort d'y sentir encore quelque chose du charme profond que l'abbé Henri Bremond a partout répandu dans l'*Histoire littéraire du sentiment religieux*...?

A la fin de sa lettre, Mgr Baudrillart indique, d'un trait rapide mais sûr, les rapprochements qu'il voit entre l'oratoire béruillien et l'oratoire philippin. «... J'inclinerais à penser dit-il, que tout notre XVII^e siècle religieux doit à Philippe Néri quelque chose ».

(1) Dans la Retraite pascalle du dernier carême à Notre-Dame de Paris, le R. P. Ponsard de l'Oratoire a donné pour le Mardi-Saint une conférence sur le *Bonheur de croire* qui rejoint l'*Essai sur le Développement*.

(2) La réponse très agréable et très pertinente de M. André Maurois à son détracteur a passé dans le *Mercury de France* du 15 avril dernier.

(3) Un vol. Blo. d., éd., Paris.

Et il note l'influence du saint italien sur François de Sales, Vincent de Paul et même Béruille ».

Oui, le grand air Louis XIII de celui-ci est bien différent de la *festivité* florentine de Philippe, « manière brusque, naturelle et légèrement facétieuse d'aborder choses et gens, qui s'accorde d'une parfaite bonté d'âme », cette *festivité* que notre saint ne cessa de goûter dans les bons tours et les bons mots du Piovano Arlatto, excellent curé d'ailleurs. Je voudrais ouvrir une parenthèse sur ce prêtre qui vint à Bruges et qui certainement dut plaire aux bourgeois et au peuple flamands pour les mêmes raisons qu'il plaisait à Philippe. Celui-ci, petit garçon, dut le connaître dans les rues de Florence, quand « il allait deci-delà, entraîné par des amis innombrables, mangeant, buvant, et régaland chacun de ses plaisanteries ». Sur toute l'enfance et la jeunesse de Philippe, d'ailleurs, le grand livre des abbés Louis Ponnelle et Louis Bordet nous donne les tableaux les plus vivants, les plus gracieux, et nous y fait voir la promesse et l'annonce du grand lys de sainteté qui devait embaumer le monde. Il approche de ses dix-huit ans, quand il va se séparer de l'ardente et douce terre natale, et voici comment ses biographes nous résument en deux mots son caractère : «... L'âme de ce jeune homme s'équilibre entre deux tendances apparemment contradictoires : d'une part une gaie disposition que nous appellerions de l'*humour*, s'il n'était si difficile de savoir ce que le mot veut dire; d'autre part le mysticisme ». Quand je me retourne vers le pays des joyeuses kermesses qui a su produire un Ruysbroeck, ai-je tort de voir une parenté certaine entre l'âme italienne et l'âme des Flandres?

Et certes, ce n'est point l'*humour* qui devait rattacher à Philippe l'austère cardinal qui, allant presque chaque jour au Luxembourg, n'y avait point aperçu les Rubens de Marie de Médicis. Mais, en revanche, que leur mysticisme est vraiment proche l'un de l'autre! Oui, le « christocentrisme » de Béruille est d'abord le « christocentrisme » de Néri. Nous citons tout à l'heure la splendide prière de l'oratoire français : *O Jesu vivens in Maria*... Écoutons maintenant quelques-unes de ces invocations brûlantes que le P. Francesco Zaffara put recueillir des lèvres mêmes du saint fondateur de l'*Oratorio* italien :

« Mon Jésus, je voudrais bien t'aimer. — Mon Jésus, ne te fie pas à moi. — Mon Jésus, je te l'ai dit, si tu ne m'aides pas, je ne ferai jamais de bien. — Je ne veux faire autre chose que votre très sainte volonté, mon Jésus. — Faites-moi la grâce, mon Jésus, de ne pas vous aimer par crainte, mais par amour. — Je ne sais plus que faire ni que dire, si vous ne m'aidez pas, mon Jésus. — *Jesus sis mihi Jesus*. — *Sancta Trinitas, unus Deus, miserere mei*. — Vierge Marie, Mère de Dieu, priez Jésus pour moi ».

Les vertus que chérit Philippe sont l'humilité, la simplicité, la joie chrétienne.

Pour comprendre l'importance de ces invocations et de bien d'autres, il faut lire le commentaire qu'en donnent ses biographes : « Une nuit où Philippe était malade à San Girolamo, Gio Antonio Luccio, qui le veille, l'entend prier la Madone; Philippe oubliant qu'il y a quelqu'un dans sa chambre, parle tout haut et il adresse à la Vierge pour lui recommander ses fils spirituels, « des paroles » si caressantes (dit le procès de canonisation) qu'on eût dit « qu'il la voyait devant lui ». Ainsi doit-il prier toujours. Sa prière se concrétise en formules qu'il savoure mot par mot. Il a condensé l'*Ave Maria* en un simple texte : « Vierge Marie, Mère de Dieu, priez Jésus pour moi ». Il trouve la prière plus émouvante dans ce raccourci. On dit « Marie » : la Madone aime qu'on l'appelle par son nom. On dit « Vierge et Mère de Dieu » : elle se plaît à entendre ses titres glorieux. On dit « Jésus » : le nom de son Fils, expliquait-il, a le pouvoir d'attendrir son cœur ». Dans un chapelet de son invention, cette unique formule, amouressement répétée, remplaçait les *Pater* et les *Gloria* comme les *Ave*. Mais le chapelet se disait encore avec d'autres prières, *Deus in adiutorium meum intende* ou *Maria, mater gratiae, mater misericordiae* ou *Jesus sis mihi Jesus*. Dans cette dernière, on imagine avec quelle force d'émotion Philippe devait insister sur les deux « Jésus »... Quel sens de sa vie, quel exposé de son esprit vaut cette quintessence nne de sa prière et de son âme? ».

Je crois que cette page doit suffire à montrer avec quelle intelligence et quel cœur les abbés Louis Ponnelle et Louis Bordet ont étudié la vie mystique de saint Philippe Néri. Mais s'il fallait, pour illustrer à quel point cet esprit concorde avec celui de Béruille, apporter un texte moderne, d'un béruillien authentique, je choiserais, parmi ceux de nos contemporains que cite André George

l'illustre et pieux abbé de Maredsous que fut Dom Columba Marmion, et ces lignes du *Christ, Vie de l'Âme* que l'on a recueillies pour son mémorial : « La Vierge Marie disait aux serviteurs de Cana : « Faites tout ce que vous dira mon Fils ». Nous pouvons nous appliquer cette parole : ce sera la meilleure forme de notre dévotion envers la Mère de Jésus. La Vierge Marie n'a pas de vœu plus grand que de voir son divin Fils aimé, obéi, glorifié, exalté. Comme pour le Père éternel, Jésus est l'objet de ses complaisances ». Il me semble qu'il y a là dedans toute la piété oratoire.

III. — Bibliothèque catholique des sciences religieuses.

Je voudrais parler longuement de plusieurs autres livres. Si je dois me contenter de les signaler, c'est faute de place et je m'en excuse. Mais la collection qu'a fondée la librairie Bloud et Gay, sous le titre de *Bibliothèque catholique des Sciences religieuses* est égale en importance à une collection comme la *Vie chrétienne* et ne fait pas double emploi avec celle-ci. J'engagerai volontiers le lecteur à lire en même temps le *Saint Paul* d'A. Tricot, professeur à l'Institut catholique de Paris, et la *Vie chrétienne au premier siècle de l'Église*, du P. Lebreton dont je parlais tout à l'heure. Ici, la doctrine de saint Paul, et là, sa vie et ses missions, écrites de la manière la plus vive et la plus colorée en même temps que la plus exacte et la plus scientifique.

Baptême et Confirmation d'Adhémar d'Alès apporte l'essentiel de l'enseignement du savant professeur qui dirige le Dictionnaire d'apologétique. Des vues générales sur les sacrements aident encore à mieux comprendre, à mieux goûter en profondeur les actes sacrés par quoi nous devenons chrétiens et recevons le Saint-Esprit, cet Esprit divin de force et de grâce que Jésus annonçait à ses apôtres dans le discours après la Cène.

Gabriel Brunhes, professeur au Grand Séminaire de Dijon,

a écrit sur la *Foi et sa justification rationnelle*, un exposé lucide et solide, qui peut éclairer bien des âmes et les purifier.

J'en dirais autant des *Fondements de la morale* d'Edouard Thamiry, doyen de la Faculté de théologie de Lille. *Morale naturelle et morale chrétienne*, dit le sous-titre. Et, de fait, le savant auteur étudie bien « l'homme dans sa réalité intégrée, car en lui la nature est surélevée par la grâce ». Sur la destinée humaine, sur la lumière naturelle et sur la lumière surnaturelle qui éclairent la marche des hommes ici-bas et guident leur activité, on trouvera dans ce volume les aperçus les plus justes et les plus grands qui, eux aussi, vous font redire le mot de saint Bonaventure que cite M. Thamiry : « Le monde est semblable à un poème magnifique, qui s'embellit sans cesse au cours des temps ».

Non seulement tous les catholiques mais tous les lettrés voudront posséder le *précis de littérature grecque chrétienne* de G. Bardy. Bien que l'on puisse ne point partager tous ses jugements littéraires, c'était difficile, en moins de place, de présenter les auteurs grecs, des origines chrétiennes au VI^e siècle, avec plus de charme et de précision tout ensemble, dans leur vie et dans leur œuvre qui s'expliquent et se commentent l'une par l'autre.

Enfin le volume sur les *Compagnies de Prêtres du XVI^e au XVIII^e siècle* du chanoine Pisani, doyen du chapitre de Notre-Dame de Paris, rejoint les grandes études sur l'Oratoire dont nous avons parlé, puisqu'il nous montre encore cette compagnie et la situe au milieu de toutes celles qui fleurirent en deux siècles et couvrirent le monde entier de leurs bienfaits. C'est un exposé clair et savant qu'il serait bon d'avoir toujours à portée de sa main.

Une fois de plus, je regrette d'être aussi bref, mais nous n'avons point fini de revenir à cette belle Bibliothèque dont le catalogue est plein de riches promesses dont nous n'indiquons ici que les premiers fruits.

JEAN SOULAIROL.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Gand sous la domination française.

M. Paul Verhaegen nous a donné dans trois substantiels volumes l'histoire générale de la domination française en Belgique de 1792 à 1814. C'est une œuvre solide, puissante, bâtie à chaux et à sable avec des matériaux de provenance belge, à la différence des travaux de M. de Lanza de Laborie qui, traitant le même sujet, avait écrit d'après une documentation principalement française. De ce vaste ensemble, *M. Joseph E. Nève* vient de détacher la partie qui regarde Gand, chef-lieu du département de l'Escaut.

Disons tout de suite que ce livre est du plus haut intérêt, qu'il fourmille de détails curieux, qu'il reconstitue avec une rare fidélité la physionomie très caractéristique de Gand sous la domination française, car la réaction gantoise ne fut pas absolument celle des autres provinces et que, pour y réussir, l'auteur, jeune historien d'avenir, n'a rien négligé des ressources abondantes de l'érudition locale.

On peut dire qu'il a fait revivre ce passé de Gand sous le régime républicain (1792 à 1799) et sous le régime impérial (1799-1813), de manière à nous le rendre présent.

Que de Gantois y retrouveront les noms de leurs ancêtres et, peut-être même, les découvriront tout autres qu'ils ne se les imaginaient. Joseph E. Nève ne s'est pas préoccupé de plaire ou de déplaire, il a dit la vérité telle que les mémoires du temps la lui fournissaient. Naturellement aussi, nos voisins du Sud ne seront pas charmés du rappel de leur occupation « pillarde, paillardie, violente » au moins autant que la dernière occupation allemande, mais qu'est-ce qui les oblige à se solidariser avec les jacobins de la Révolution dont la France elle-même eut tant à souffrir ?

Les annexionnistes belges, s'il en est encore, ne seront pas satisfaits non plus, car il était impossible à l'historien véridique

de peindre cette période uniquement en beau et il ne s'est pas gêné pour reconnaître que la francisation de Gand, brutale ou sournoise, avait radicalement échoué, à cause de ses maladresses, et largement contribué à révolter le sens national. Les Français en étaient arrivés à nous faire regretter les Autrichiens.

Le sujet était d'ailleurs délicat à traiter par la raison que les jugements sommaires sont ici particulièrement faux. L'auteur s'en est donné de garde et s'est appliqué au contraire à tenir la balance en équilibre, flétrissant les attentats à la liberté, reconnaissant d'indiscutables avantages. Il y a quelque mérite pour un jeune à se tenir dans ce juste milieu où de graves historiens, Gerlache notamment, n'ont pas su rester.

C'est un fait que cette période marque une phase importante, celle de l'unification judiciaire et administrative, dans notre évolution nationale et nul ne songe à le contester. Le moyen de discriminer les tendances et les faits était de distinguer nettement l'époque républicaine et l'époque napoléonienne et de dégager les différents points de vue.

Je chercherai cependant chicane à l'auteur sur la construction de son plan : celui qu'il a adopté l'expose à d'inévitables redites. Après avoir, en effet, longuement déroulé la trame des faits, il les reprend, parfois avec de nouveaux détails, sous ces rubriques : l'Administration communale, la Gestion de la Cité, la Vie économique, la Vie intellectuelle, la Bienfaisance, la Presse et la Censure, la Vie mondaine, avec pour épilogue : l'Esprit public. Chose étrange, la Vie religieuse manque au tableau et il faut se reporter au chapitre de la *Vie mondaine* pour repêcher quelques détails supplémentaires au sujet du vaillant évêque de Broglie.

Je relève aussi l'omission d'une table onomastique, absolument indispensable dans un ouvrage de cette nature, et que ne remplace pas, si soigneusement qu'elle ait été dressée, la table analytique.

A Gand comme partout en Belgique, les envahisseurs de la République venaient apporter « le don céleste de la liberté » et inspirer « les saintes ardeurs du civisme ». Mais les Gantois ne furent pas plus séduits que les autres, ni mieux disposés à « s'asseoir au banquet de l'égalité ».

C'est le commissaire Du Bosch qui promulgua le décret du 1^{er} octobre 1795 (9 vendémiaire, an IV), lequel annexait simplement les Pays-Bas autrichiens, Gand, incorporée à la France comme chef-lieu du département de l'Escaut, fut donc soumise de la part du Directoire à un régime d'assimilation systématique. Elle eut sa préfecture, ses cantons, ses municipalités, sa juridiction uniforme avec des juges élus, elle eut le bonheur de connaître les assignats, les emprunts forcés, les impôts, — payables en or et non en assignats, — elle fut rançonnée, comme il convient, et pillée à souhait, pas mal de ses tableaux prirent le chemin de Paris, les cloches de ses églises furent fondues, ses couvents furent supprimés, ses temples fermés ou transformés en temples de la loi, comme celui de Saint-Michel, pour servir de théâtre aux fêtes de l'Être Suprême, de la déesse Raison sans doute — bien que l'auteur ne nous ait pas renseignés exactement sur ce point particulier — de la nature, du genre humain. Les bons Gantois se gaussaient joliment de ces pompes déclamatoires et furent furieux de voir remplacer sur le Marché du Vendredi la statue de Charles-Quint, leur concitoyen le plus illustre, par la colonne de la Liberté.

« Du Bosch, écrit M. Joseph E. Nève, avait arraché aux Gantois tout ce qui les rattachait au passé, à leurs traditions religieuses, leurs libertés et leurs biens, tout ce qui avait fait la douceur de vivre si intense sous le gouvernement paternel de Marie-Thérèse, il ne leur avait enlevé ni l'esprit qui critique, ni le cœur qui souffre, s'aigrit et déteste. »

Gand connut donc aussi la persécution, 642 prêtres insermentés furent proscrits, mais la plupart échappèrent, grâce à la conspiration du silence qui abritait « les masses aveugles » et 50 seulement furent déportés sous le Directoire.

La guerre des paysans provoquée par le système odieux de la conscription, l'héroïque résistance du pays de Waes, de la Flandre (avec Rolliers), puis du nord du Brabant et de la Campine, et avec laquelle coïncida la « guerre des bâtons », menée par les brigands de l'Ardenne, ne s'étendit pas à Gand même où tout mouvement séditieux fut empêché par la troupe, tandis que à la campagne environnante la révolte fut étouffée dans la terreur et le sang.

Après l'extermination des paysans à Hasselt, ce fut l'apaisement amené par l'avènement de Bonaparte.

Restauration sous le Consulat, despotisme sous l'Empire — au moins à partir de 1804 : telle fut la seconde période de la domination française.

Gand bénéficia donc comme le reste du pays, de la savante hiérarchie administrative, de la réorganisation des tribunaux, disons même, de l'introduction du Code civil. L'industrie textile prit alors un essor extraordinaire, grâce surtout au dévouement de Liévin Bauwens qui parvint à installer dans la cité gantoise les filatures mécaniques. L'affranchissement de l'Escaut — qui remonte à la première période — l'ouverture du marché français, la création des routes Anvers-Amsterdam, des canaux (Mons-Condé), l'amélioration des ports d'Ostende et surtout celle du port d'Anvers, désormais ouvert et devenu port de guerre : autant de sources de prospérité commerciale dont la Belgique en général, Gand pour bonne part, furent redevables au régime napoléonien.

Et certes, le *Te Deum* exécuté à Saint-Bavon pour célébrer le rétablissement du culte et la conclusion du Concordat dut soulever dans la population si profondément chrétienne de Gand une profonde allégresse. Aussi, il n'est pas surprenant que la visite à Gand du Premier Consul et de Joséphine, en 1803, déchaînât un ardent enthousiasme.

Empereur, Napoléon s'efforça de se concilier les familles patriennes, il appela leurs membres à remplir de hautes fonctions, ainsi le comte della Faille d'Assenede qui fut maire de 1804 à 1808. C'est pendant son mayorat que l'Empereur fit don de son portrait à la ville de Gand. Malheureusement, il arriva mutilé, ce qui fit dire au Ministre de l'Intérieur : « C'est une étrange

chose que les voyages ; ils forment les jeunes gens, ils déforment les tableaux ».

Malheureusement, le despotisme impérial devait gêner la popularité de Napoléon et soulever contre lui les plus violentes animosités. La guerre stupide faite à la langue flamande jusqu'à contraindre la *Gazette van Gent*, l'un de nos plus anciens journaux, né en 1666, à paraître en français ; l'imposition du catéchisme impérial, l'enseignement obligatoire de la Déclaration gallicane, le monopole universitaire, c'est-à-dire la mainmise sur toutes les intelligences : toutes ces mesures étaient bien faites pour exaspérer les descendants des anciens communiers gantois, si fiers de leur langue, si jaloux de leurs droits. La conscription devait être d'autant plus odieuse que les guerres incessantes de l'Empire la rendaient presque permanente et que jamais les soldats belges n'eurent alors conscience de verser leur sang pour la patrie, mais au contraire de le répandre pour le compte d'un tyran.

Lorsque l'orgueilleux potentat se retourna contre Pie VI, le fit arracher du Vatican par Radet pour le jeter dans la prison de Savonne, lorsqu'il voulut extorquer à la conscience de l'héroïque Pontife des concessions qui eussent été la trahison envers Dieu et l'Eglise, on comprend que les catholiques, tendrement soumis au Pape n'aient éprouvé qu'amertume et aversion pour le geôlier du Père commun des fidèles. Quand il revint à Gand, en 1810, accompagné cette fois de Marie-Louise d'Autriche, petite-nièce de Marie-Thérèse, comme pour se couvrir de sa popularité, l'accueil des Gantois fut de glace pour l'Empereur et exclusivement chaleureux pour l'Impératrice.

Il eut, à cette occasion, une altercation avec l'évêque Maurice de Broglie, qui peu de temps auparavant avait fièrement refusé la Légion d'honneur. L'auteur a tort d'écrire qu'en dépit de ce conflit, l'évêque ne sut se soustraire, le lendemain, au courant général de flagornerie, dans le discours qu'il adressa au Souverain, en lui présentant son clergé. Les premiers mots de la harangue épiscopale étaient significatifs : « Rendre à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César... tel fut toujours mon devoir... » Il n'entendit pas être « préfet spirituel », devant « le pontife de la nation ». Mgr de Broglie avait pu se montrer courtisan en faisant des Pastorales en faveur de la conscription, mais entre le Pape et l'Empereur, il n'hésite pas. Au Concile National de Paris, il réclama, avec Mgr Hiru, évêque de Tournai, la libération du Pape, la restitution de ses prérogatives. Arrêté la nuit suivante, jeté dans un cachot de Vincennes — le despote lui faisait l'honneur de le traiter comme son Maître — contraint de signer sa démission, exilé à Beaune, déporté à l'île Sainte-Marguerite, revenu à Beaune, après onze mois de détention, il parvint à communiquer avec son diocèse où l'avait remplacé un intrus, de la Brue de Saint-Bauzille. C'est pour ne l'avoir pas voulu reconnaître que 158 séminaristes gantois furent déportés à Wezel où ils furent incorporés dans trois régiments d'artillerie : 55 moururent martyrs de leur fidélité à leurs supérieurs canoniques. Car, il est resté vrai le mot du professeur Ryckerwaert au fameux de Pazzis, le mauvais génie de la Brue : « Vous avez pour vous le droit du canon. Nous avons pour nous le droit canon. »

On sait que Mgr de Broglie, rentré à Gand en 1814, eut de nouveaux démêlés avec le gouvernement hollandais. Fatigué, il se démit en 1817 et mourut à Paris en 1821.

On conçoit aisément comment les Gantois se détachèrent de l'Empereur, d'autant plus que le blocus fermait l'Angleterre aux industriels. L'homme du peuple lui-même souffrit du blocus. On ne saura jamais, a-t-on dit, ce que la suppression de la tasse de café a excité de haine contre Napoléon de la part de la femme du peuple.

Les défaites de Russie et de Leipzig furent saluées avec transport, Waterloo, où les Belges émerveillèrent les alliés par leur intrépidité, sonna la délivrance.

Est-il absolument exact, comme le prétend M. Joseph E. Nève, que, dès l'année suivante, les Belges tournèrent leurs espérances vers la France de Louis XVIII, désireux de rayer leur sort à la France plutôt qu'à la Hollande calviniste, désespérant d'ailleurs de leur indépendance. « Les Belges comprirent qu'en fin de compte, la domination française rachetait mieux que toutes les autres sa rigueur et ses duretés par des avantages que ni le temps, ni les hommes ne devaient plus nous arracher » (c'est-à-dire l'organisation administrative et judiciaire.)

Cette conclusion appelle en preuve des témoignages que l'auteur ne fournit pas. Il nous déplaît aussi qu'il fasse dépendre la prospérité industrielle de Gand de l'établissement de l'union douanière de la Belgique avec la France. Ou la ruine ou le vasselage. Ou la ruine économique ou la ruine politique.

Ce dilemme, je le repousse avec tous ceux qui gardent le souci de notre indépendance. Le salut de l'industrie doit être demandé à la rationalisation du travail, à la réforme sociale sur le plan de la collaboration des classes, à l'intelligence conquérante.

Je n'ai pu qu'entr'ouvrir le vaste volume de M. Joseph E. Nève, et il m'a fallu laisser de côté de nombreux aspects sous lesquels il considère la Belgique française. J'en ai dit assez pour laisser deviner la richesse de l'information, l'intérêt profond du sujet.

L'historien est servi dans ce livre par la plume alerte, vivante d'un écrivain qui sait colorer son style, sans se soucier toujours de le châtier. Il est débutant d'ailleurs et peut prendre le temps de nous donner un jour une œuvre parfaite.

J. SCHYRGENS.

Le sens catholique (1)

Le manque actuel de sens catholique est à coup sûr l'une des principales infirmités qui se manifestent dans les membres de l'Eglise, à la très grande douleur de l'Epoux. C'est l'hérésie moderne qui infecte beaucoup de ceux qui s'en croient absolument prémunis, ou, du moins, qui se croient des raisons suffisantes, et même des raisons surnaturelles, pour agir en s'en inspirant. Cette hérésie souille l'unité de l'Eglise et rend impossible la paix de Dieu que nous demandons tous les jours à la Messe.

Elle est précisément le plus grand obstacle à l'apostolat véritable; bien plus, pour ceux qui sont appelés à entrer dans l'Eglise, elle est une tache qui les retient d'y entrer et provoque en eux une répugnance invincible.

Par elle, l'Eglise, cette Mère, si féconde en tant de régions, devient stérile, de sorte que la plupart des nations sont privées, au moins en partie, de l'influence bienfaisante de sa vitalité si abondante.

Oh! si l'activité de l'Eglise avait été catholique dans tous ses membres, quels progrès elle eût fait! Son histoire eût été toute différente! La face de la terre serait maintenant tout autre! S'il n'en est pas ainsi, la faute en est aux catholiques qui n'ont pas vécu en catholiques, qui se sont recherchés eux-mêmes, eux et leur intérêt personnel, — et ont négligé l'intérêt de Jésus-Christ. Car toute action anticatholique exerce immédiatement son influence mauvaise sur tout le corps de l'Eglise.

Hélas, maintenant encore, ils continuent d'agir de la même façon et même les maux s'aggravent de jour en jour.

A bon droit, l'Eglise, notre Mère, peut dire : « J'ai nourri mes fils et les ai élevés, mais eux, ils m'ont méprisée » (2).

... Le premier et le plus néfaste ennemi du sens catholique a pour nom le nationalisme; il est d'autant plus périlleux que, d'une part, et sous un premier aspect, il cherche non pas le bien d'un particulier, mais le bien de tous et que, d'autre part, on dit qu'il est une vertu : Est-ce que l'amour de la patrie ne rentre pas dans le devoir d'un chrétien, d'un catholique?

Cette hérésie moderne, les Souverains Pontifes Pie XI et Benoît XV l'ont déjà signalée à plusieurs reprises. « Et en effet, dit S. S. le Pape Pie XI dans sa lettre encyclique *Ubi Arcano Dei* (3), cet amour de la patrie et de la nation, bien qu'il soit un grand

excitant à plus d'une vertu et à plus d'un acte de courage, au moins lorsqu'il est régi par la loi chrétienne, devient la source de beaucoup d'injustices et d'iniquités lorsqu'il a dépassé les limites de la justice et du droit et qu'il est devenu exagéré. Ceux qui sont entraînés jusque-là, oublient certainement que tous les peuples, en tant que membres d'une famille universelle, sont unis entr'eux, par une certaine fraternité. Ils oublient aussi qu'il n'est ni permis ni avantageux de séparer l'utile et l'honnête ». Et parlant aux missionnaires, S. S. le Pape Benoît XV avait déjà dit : « Comprenant donc ce que le Seigneur a dit à chacun : « oublie ton peuple et la maison de ton père » (1), souvenez-vous que vous devez propager non pas l'empire des hommes mais celui du Christ et gagner des citoyens non pas à la cité d'ici-bas mais à celle d'en haut. Il serait à coup sûr bien malheureux qu'il y eût des missionnaires paraissant oublier leur dignité au point de penser davantage à la patrie terrestre qu'à la patrie céleste et de s'attacher plus que de droit à augmenter la puissance et à étendre de tous côtés la renommée de leur pays. Ce serait le fléau le plus sombre de l'apostolat, car il arracherait au cœur du héros de l'Evangile le ressort de l'amour des âmes, et il affaiblirait devant le monde sa propre autorité. Car les hommes, si barbares et si cruels qu'ils puissent être, savent bien ce que leur souhaite le missionnaire et ce qu'il leur demande; doués d'un jugement très délicat, ils remarquent s'il cherche autre chose que leur bien spirituel. Que le missionnaire soit de quelque manière l'esclave de projets terrestres, qu'il ne se montre pas en tout homme apostolique, mais qu'il semble prendre soin également des affaires de son pays, aussitôt son action sera l'objet des soupçons de la foule qui en vérité pourra facilement être amenée à se faire de la religion chrétienne l'opinion suivante : religion d'une nation étrangère qui, une fois embrassée, vous met, semble-t-il, sous la tutelle et sous l'empire de cette nation étrangère et vous enlève les droits de votre propre pays ».

Et le Pontife poursuit : « C'est à la vérité une grande douleur que nous causent les publications relatives aux Missions qui, ces dernières années, ont été mises en circulation; on y trouve moins le zèle de l'extension du règne de Dieu que celui de l'accroissement de la patrie et Nous Nous étonnons de ce qu'on ne se préoccupe pas du degré auquel ces procédés aliènent à la sainte religion les esprits des infidèles. »

Nous avons voulu reproduire tout ce passage, tout au long, parce qu'il nous semble d'une très grande actualité. Non seulement les revues dont il est question n'ont pas obéi à la parole du Pontife, mais de nouvelles ont paru qui poursuivent *ex professo* une même fin. Et les journaux catholiques, comme le savent ceux qui sont au courant de la question, continuent allégrement à parler de « l'influence » de telle ou telle nation à promouvoir par les missionnaires. Ceci, non seulement en France, mais encore en Allemagne et ailleurs, comme le prouve l'expérience et comme l'expose si bien le R. P. Joseph Fraessle dans *Priester und Mission* (2). « Par suite de la guerre, dit-il, beaucoup de missions ont péri çà et là, parce qu'elles offraient un caractère national. Mais l'expérience a-t-elle assagi les intéressés; les leçons reçues leur ont-elles profité? Pas du tout. Plus qu'auparavant et sur tous les points du globe, on retrouve des missions allemandes... françaises, anglaises, italiennes; plus qu'auparavant, le champ des missions est réglé au point de vue national et non pas au point de vue international comme il le faudrait pour que ce fussent des Missions catholiques; et ceci bien que tout homme de bon sens doive se dire que les missions qui portent la marque d'une nation seront sacrifiées sans aucun doute par les discordes des peuples et que seules demeureront celles où le clergé indigène dirige le labeur apostolique et reste sur place parce qu'il est issu de la race « indigène » et a grandi avec elle. Persisteront aussi celles où collaborent des missionnaires de différentes nations parce qu'alors, en cas de guerre, ils peuvent n'être pas appelés ou renvoyés du pays tous en même temps ».

Pareil nationalisme est la négation du sens catholique.

(1) Isaïe, I, 2.

(2) 1927, p. 40.

(1) Le Bulletin des Missions va publier prochainement dans sa collection : *Les Questions Missionnaires*, une étude du R. P. Drehtmanns, C. SS. R., secrétaire de S. Em. le cardinal van Rossum, sur le sens catholique. Cette étude a paru en latin dans le numéro de janvier 1928 des *Communicanda a Concilio Centrali Superiori Operis Pontificii a S. Petro Apostolo pro Clero indigena* « publié par l'Imprimerie Vaticane.

Voici quelques extraits de cet important opuscule.

(2) A. A. S. vol. XIV, p. 692.

(3) *Maximum Illud* A. A. S. vol. XI, p. 446 et suiv.

RUSSIE

Dans dix ans!

De la réponse de M. Paul Milionkov à l'enquête de la Revue des Vivants :

Que sera la Russie, que sera ce pouvoir tyrannique et temporaire en 1938? Et comment son existence va affecter l'Europe?

Je crois qu'il y aura des grands changements en Russie pendant la décennie prochaine. Je ne crois pas pourtant que ce seront les changements auxquels s'attendait la partie monarchiste de l'émigration russe et auxquels quelques groupements persistent à croire encore. Elle ne se produira pas cette invasion étrangère que convoitait feu le général Hoffmann. On pourrait m'objecter, peut-être, qu'on parle pourtant beaucoup, des deux côtés de la frontière, d'une guerre imminente entre la Russie et les pays limitrophes. La presse soviétique, en effet, annonce tous les jours une croisade capitaliste contre le seul gouvernement prolétarien. Les Polonais, de leur côté, parlent de la provocation soviétique qui va leur servir de prétexte pour refouler la « Barbarie » moscovite entre les anciennes frontières du XVII^e siècle et « sauver ainsi encore » une fois l'Europe ». Je ne crois pas prochainement ni à l'une ni à l'autre possibilité. Mais par la population, les Bolchéviques savent que faire une guerre offensive serait risquer leur existence. Ils la feraient seulement dans un cas de départ, « en claquant les portes ». Mais, évidemment, ils n'entendent pas partir tout de suite. De l'autre côté, les limitrophes n'attaqueraient pas eux-mêmes. S'ils le faisaient, ce serait la guerre nationale de défense, où tout le pays et une bonne partie de l'émigration serait du côté des Bolcheviks. Cela les fortifierait, certainement, comme c'était le cas en 1920.

Je ne crois pas non plus à une révolte de l'armée rouge ou à une révolution de la population entière. L'armée est trop bien observée et trop liée en son commandement aux intérêts du pouvoir, et les masses sont très peu organisées. Une insurrection des provinces séparées qui (comme l'Ukraine) combattraient pour l'indépendance équivaldrait à une variation de l'invasion étrangère — pour des raisons qui sont assez connues.

La guerre d'invasion et la révolution intérieure mises de côté, qu'est-ce qui reste, en matière de grands changements? Ce qu'on a vu au cours de la décennie passée : la résistance croissante de la population — des paysans surtout — contre la réalisation du programme quasi socialiste; les difficultés croissantes du gouvernement — surtout difficultés économiques qui le forcent à reculer pas à pas jusqu'à l'oubli complet de sa doctrine initiale. Le conflit de tactique qui devient toujours plus profond entre les intransigeants du parti et les réalistes. Les méthodes de lutte qui se font de plus en plus violentes dans ce procès. En un mot, un « Thermidor » russe depuis longtemps prédit et attendu... Cette année même, après un vain effort de répéter en 1928 ce qui était possible en 1921, les Bolchéviques sont acculés à de nouvelles concessions sans précédent... Leur effacement graduel peut être prévu dans cette direction. Ce n'est pas un programme de combat, c'est une constatation.

Faut-il essayer de renouveler les relations normales avec cette Russie-là, peut-on espérer d'attirer les Bolchéviques dans l'orbite du droit international, de la Ligue des Nations, etc., avant que s'accomplisse leur destin? Je n'ai qu'à citer le dernier discours de M. Briand. L'internationale de la Révolution mondiale est hostile à l'Internationale de la Ligue : le « front de Lénine » au « front de Wilson », selon la formule bolchevique de 1919. Tant que les Bolchéviques restent ce qu'ils sont, cela ne peut pas changer. Mais sans la Russie, comme sans l'Amérique, qu'est-ce que deviendra la Ligue de 1938?

ÉTATS-UNIS

Un homme nécessaire

D'un article particulièrement intéressant de M. W. Morlon Fullerton dans le Figaro :

Dans l'étude sympathique qu'il consacre au fondateur des Jésuites, M. Paul Van Dyke raconte qu'un neveu de Loyola, qui fut membre de la Compagnie, se trouva un jour blessé par un mot dans une lettre qu'Ignace lui avait écrite. Il releva ce mot et Loyola lui répondit :

« Je n'ai qu'une chose à vous dire... Si j'avais le moindre doute au sujet de votre loyauté, je ne connais personne au monde à qui j'oserais me fier... »

Ces paroles me sont revenues à la mémoire pendant les heures passionnantes à bord du *De-Grasse* où mes livres de chevet furent les deux nouveaux volumes des *Intimate Papers* du colonel House, que le colonel avait eu la pensée gracieuse de m'envoyer en épreuves à la veille de leur publication.

Dans toute la littérature de la guerre récente, dans toute celle de la diplomatie de tous les temps, il n'y a rien de comparable en intérêt avec ce livre.

Tous les livres, tous les témoignages qui ont paru jusqu'ici sur les péripéties des rapports des Etats-Unis et de l'Europe, non seulement pendant la guerre mais pendant les négociations aboutissant au traité de Versailles, doivent être contrôlés, désormais et derechef, à la lumière des faits révélés dans ces volumes. Je m'excuse de la vulgarité de la phrase; elle décrit exactement, pourtant, la valeur de ce livre et l'importance de l'homme : House lui-même fut, pendant plusieurs années, une *Clearing-House* mondiale. On dit assez souvent : il n'y a pas d'homme nécessaire. Mais Edouard House était certainement une des « exceptions qui prouvent la règle ». Le simple fait est que, sans House, l'ignorant et aboulique doctrinaire de la *White House* aurait été privé de la plupart de ses moyens d'action en Europe; il aurait été même sans ressources vraiment efficaces aux Etats-Unis. M^{me} Wilson doit le savoir, car elle a défendu au colonel House de livrer au public, comme il l'aurait voulu, le texte intégral de toutes les lettres écrites à lui par le Président. Evidemment, cette dame n'a pas tout à fait tort : si ces documents étaient publiés, il n'en resterait du Président que bien peu de choses, peut-être rien de plus que la belle distinction de son style. Et je ne sais pas si même on y aurait trouvé des passages aussi nobles que celui que j'ai cité de la lettre de Loyola, car l'orgueilleux homme n'était pas des plus francs.

Mais de la part du Président, songeant à son ami, nulles paroles n'eussent été plus justes et plus exactes :

« Si j'avais le moindre doute au sujet de votre loyauté, je ne connais personne au monde à qui je voudrais me fier ». Wilson devait à House tout, littéralement tout. Il est mort du fait de ne l'avoir pas écouté docilement jusqu'au bout.

Au bout du fil téléphonique particulier qui reliait son appartement de New-York avec Washington, il distribuait avec à-propos au State Department et au Président, les nouvelles, les conseils,

les tuyaux qui s'accumulaient pendant la journée dans ses conversations avec un Paderewski, avec les ambassadeurs des nations alliées, avec les hauts commissaires techniques en mission aux Etats-Unis, les Tardieu, les Balfour, avec un Henri Bergson, avec des généraux et des banquiers, ou qu'il distillait de multiples lettres qu'il recevait de ses grands amis de l'Europe. La situation de ce petit homme si courtois et si calme qui savait écouter était à ce moment extraordinaire. Je ne connais rien d'analogue dans l'histoire.

Le cas de M. Hoover est typique. M. Hoover venait de terminer l'immense besogne que l'on connaît, en Belgique. Vers le 6 avril, il câblait à M. Gibson, secrétaire américain à Bruxelles : « En dix jours je serai libre pour n'importe quel service si on veut de moi. » Immédiatement M. Gibson faisait le geste classique. Il informait House, et le 3 mai, à peine débarqué à New-York, M. Hoover se trouvait chez House. L'affaire ne chômait point. Voici la lettre que House écrivait le lendemain au Président :

« Hoover, comme vous le savez, est de retour. J'espère que vous le verrez. Il a des renseignements que vous devriez connaître. Il saura vous raconter toute son histoire en environ 40 minutes. — J'ai fait le calcul. J'espère que Houston lui donnera le contrôle absolu des Vivres (Food Control). Il connaît cette matière-là mieux que personne au monde, et inspirerait autant de confiance en Europe qu'ici. Mais si Houston ne lui donne pas le contrôle absolu, je ne crois pas qu'il accepte la besogne, car il est un de ces types d'hommes qui ont besoin de garder la responsabilité entière pour faire du bon travail. »

Avouons que cette caractérisation du candidat républicain actuel à la présidence des Etats-Unis est un portrait qui ne manque pas de piquant et de vérité. Si M. Hoover entre à la White House, ce sera une des plus amusantes ironies de l'histoire qu'il devra sa haute dignité à l'initiative prise, il y a dix ans, par l'homme qui occupait la place la plus haute au camp de ses adversaires politiques.

Un autre jour, ce sera un ambassadeur japonais qui viendra chez lui pour une grave consultation. Les deux hommes causent avec calme, placidement, comme dit House, « tous deux aussi recueillis que des idoles, sans hausser les voix, même lorsqu'ils frôlaient les problèmes les plus sérieux ». Il y a, en effet, du Japonais chez House, de la sagesse et la sourire, et, si je ne me trompe, l'esprit du *bushido*. Lui et le Japonais s'entendent délicatement. On se rappelle l'attitude adoptée par House en 1919 à la Conférence de la paix sur la question du Shantung. Constatons donc ceci : En septembre 1917, House reçoit la visite de M. Morris, qui venait d'être nommé ambassadeur à Tokio — ils venaient tous aux pieds de Gamaliel! Vite, le colonel saisit sa plume et écrit au Président :

« J'espère que vous verrez Morris pendant dix minutes ou un quart d'heure avant son départ pour le Japon, afin de lui donner votre point de vue sur les questions d'Extrême-Orient. Je crois qu'il a lui-même des vues justes, et, si vous êtes d'accord, il comprendra en quel sens il aura à travailler. Il nous est impossible de satisfaire le Japon dans ses désirs au sujet de la possession de terrains chez nous et de l'immigration, et si nous ne faisons pas certaines concessions au sujet de la sphère d'influence dans l'Orient, il y aura sûrement un de ces jours des difficultés. Le Japon est exclu de tous les endroits inexploités du globe, et si on ne reconnaît pas que son influence dans l'Orient doit être quelque peu supérieure à celle des puissances de l'Occident, nous allons à une échéance grave. Il sera possible de formuler une politique conforme à la porte ouverte, qui réhabilitera la Chine et, en même temps, satisfera le Japon. Tout cela, Morris le voit très bien,

mais il a besoin de votre sanction — si, en effet, une telle politique possède votre sanction. Bien affectueusement.

« E. M. HOUSE. »

Evidemment, ce document est un chef-d'œuvre. On ne sait pas ce qu'il faut admirer le plus, de l'ingéniosité diplomatique, de sa manière ou de la sagesse de ses vues sur la bonne politique japono-américaine.

L'indispensable utilité de House était reconnue autant par les gouvernements étrangers que par Washington. Citons un cas éclatant, mais non pas plus caractéristique que les autres.

A peine le comte Bernstorff renvoyé, M. Balfour chargea, en février 1917, son secrétaire, sir Eric Drummond, d'informer House qu'il estimait qu'une pleine coopération entre les diplomates anglais et américains serait un des facteurs les plus importants de la guerre. Le discours du Président demandant au Congrès de déclarer la guerre contre l'Allemagne était du 2 avril. Le 5 avril, sir Eric câblait à House le priant de tâter le terrain pour savoir si Wilson recevrait avec satisfaction une mission officielle anglaise qui serait dirigée par M. Balfour? Immédiatement, avec son adresse coutumière, House se mettait en rapport avec le Président et, en 48 heures, il put câbler à sir Eric que le Président serait très heureux de recevoir M. Balfour, et que lui, House, espérait qu'il viendrait sans retard. Le 21 avril, la mission anglaise débarquait à Halifax, et quelques jours plus tard est arrivée également une mission française ayant à sa tête Viviani et Joffre.

Ici, il faut que nous nous arrêtions un instant.

L'épisode de la présence à Washington et New-York de M. Balfour est d'un intérêt tout exceptionnel. Il s'agit de la prévarication de Wilson à propos de la question des traités secrets signés par les Alliés avant l'entrée des Etats-Unis en guerre. House nourrissait une sérieuse inquiétude à ce sujet. Il craignait de possibles malentendus entre Wilson et Balfour si leurs causeries s'orientaient vers le problème des buts de guerre. Il mit donc toute sa diplomatie délicatement en mouvement, parallèlement des deux côtés, pour prévenir et écarter d'impeccables collisions autour de cette matière. Il savait, et il écrivait nettement au Président, que si les Alliés commençaient à débattre à un tel moment les conditions de la paix, ils finiraient rapidement par se haïr plus vigoureusement qu'ils ne haïssaient l'Allemagne. House conseillait à Balfour de ne pas toucher à la question des conditions de la paix dans ses conversations avec le Président. Et Balfour lui donna sa promesse de n'en rien dire si Wilson n'en prenait pas l'initiative. Mais Wilson avait ses idées et il tenait à les faire prévaloir. L'anxiété de House fut naturelle, car connaissant très bien les traités secrets liant les puissances au sujet des conditions de la paix, il connaissait aussi les rigueurs entêtées de l'idéalisme wilsonien et l'idéalisme de la psychologie nationale américaine. Comment faire pour qu'aucun froissement ne compromette, dès les premiers jours, le succès de la mission Balfour? Plusieurs fois, il se dérangeait pour voir le Président, arguant contre toute discussion des termes de paix. Mais le Président insistait que ce serait vraiment dommage de permettre à Balfour de partir sans causer de ces choses. House rompaît adroitement. Il arrachait à Wilson l'engagement de ne dire, en tout cas, que des choses purement *inofficielles*, que l'on pourrait toujours présenter comme des conversations d'homme à homme sans caractère solennel. Et vite, il prenait aussi la décision de voir Balfour personnellement avant qu'il ne se rencontrât avec le Président pour obtenir tous les renseignements possibles au sujet des traités secrets.

Bref, le Président, Balfour et House ont fini par jouer cartes sur table — c'est le cas de le dire, car ils contemplaient la mappe-

monde pendant que Balfour parlait — au sujet des engagements pris par les Alliés en vue des buts de guerre. Wilson apprenait tout! Mais convaincu sans doute que lorsque les temps seraient révolus il serait de taille à imposer à l'Europe des solutions américaines inspirées de ses propres rêves, il ne prenait pas trop au sérieux l'affaire des traités secrets.

Et entre Balfour et lui tout se passait sans le moindre malentendu... Une année plus tard, la guêre gagnée par les Alliés — si ce n'était pas par House! — Wilson rentrait, désabusé, de l'Europe et compromis devant l'opinion américaine par les multiples accrocs qu'il avait tolérés à son plan original. On le somma de s'expliquer à la barre du Sénat américain. Un sénateur lui lut

la liste des traités secrets et lui demanda : « En saviez-vous quoi que ce soit avant la Conférence? » Voici la réponse de Wilson : « Non, monsieur, je peux répondre en toute confiance *non*, en ce qui me concerne ».

On pensera ce qu'on voudra. Mais je sais ce que pensent ceux qui ont travaillé quotidiennement à côté du Président. En attendant, terminons ici, pour l'instant, notre excursion parmi les *Papiers intimes*, par un passage à la fin de la lettre que sir Eric Drummond a écrite à House dès le retour de M. Balfour à Londres : « Je ne veux pas envisager ce que la situation pourrait être si nous étions privés, même pour une toute petite période, de votre conseil et de votre secours! »

JÉSUS devant la critique

Son Existence - Sa Mission - Sa Personnalité
par le Chanoine Paul Buysse

8°-11° mille. - Ouvrage couronné par l'Académie Française. Fr. 24.00

LA VIE ETRANGE D'HUMILIS

par Albert Lopez. Fr. 12.00

La vie dramatique et extraordinaire, féconde en incidents sa-
voureux, du poète Germ. Nouveau (après sa conversion : HUMILIS),
pèlerin-mendiant, Benoit Labre du XX^e Siècle, prisonnier
d'un idéal insoupçonné, est UNE VRAIE RÉVÉLATION.

ÉDITIONS DE LA FIRME Ch. Beyaert, Bruges - Ch. postaux 40.177

L.-R. THEVENET EXPORTATION

180, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 242.17

Ch. Post. 778.67

Succursales :

BRUXELLES

ANVERS

OSTENDE

Rue Neuve, 13
Tél. 132,96

Rue du Berceau, 22 - Rampe de Flandre, 25
Tél. 257,72

LES MEILLEURES CIGARETTES

Tous les goûts - - Toutes les fantaisies

CHOIX UNIQUE EN ARTICLES DE CADEAUX

Christofle



COUVERTS-ORFÈVRE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, RUE DES COLONIES
TÉLÉPHONE : 177-87

ARTICLES POUR CADEAUX
CORBEILLES DE MARIAGE
SERVICES DES BAPTÊMES

SPÉCIALITÉS POUR HÔTELS ET RESTAURANTS

EN VENTE CHEZ LES PRINCIPAUX
ORFÈVRES BIJOUTIERS-HORLOGERS

CRÉDIT GÉNÉRAL DE BELGIQUE

Société anonyme

Fondée en 1886

Capital : 130,000,000 de francs
entièrement versés

Siège social : 14, rue du Congrès, Bruxelles
TÉLÉGR. « CRÉDITAL » TÉL. 217.50 à 52 CH. POST. N° 700

Siège B : 51, avenue des Arts, 51, Bruxelles
TÉLÉGR. « CRÉIBEL » TÉL. 343.57-347.01 CH. POST. N° 791

Bureau auxiliaire : 88, b^d d'Anvers, Bruxelles
TÉLÉGR. « CRÉGBEL » TÉL. 225.00 CH. POST. N° 38.340

Dépôts à vue et à terme aux meilleures conditions

Toutes opérations de Banque et de Bourse
en Belgique et à l'Étranger